BULLE DE CRÉATION CONTEMPORAINE

REVUE DE PRESSE 2023

Par ordre chronologique

ARTEPHILE - 7 rue Bourgneuf - 84 000 Avignon - (+33)4 90 03 01 90 - www.artephile.com

LE DAUPHINÉ libéré

JANVIER 2023 • PAR MARIE-FELICIA ALIBERT

FEST'HIVER : PLEINS FEUX SUR LES JEUNES COMPAGNIES AVIGNONNAISES

La 18e édition du Fest'Hiver, festival de théâtre au cœur de l'hiver, initié en 2006 par les Scènes d'Avignon, revient du mercredi 25 janvier au jeudi 9 février.

[...]
Textes contemporains et sujets d'actualité

Le théâtre Artéphile programme deux spectacles hors normes. Avec The Requiem of Sophie Withman, on retrouve l'auteure et comédienne Clémence Caillouel (venue avec Le Chevreuil et Dalida) dans sa nouvelle création, un concert déjanté qui vire au mélodrame. Le comédien Malkhior signe Frigide, une adaptation très libre, hilarante et décalée du Frigo de Copi. [....]

L'article complet : ICI

JANVIER 2023

POURQUOI LES THÉÂTRES S'INSTALLENT AUX HALLES D'AVIGNON À L'OCCASION DU FEST'HIVER ?

A la rencontre de Serge Barbuscia, Président des Scènes d'Avignon, qui nous parle du Fest'Hiver, le Festival des avignonnais, un festival ouvert et convivial. Pour cela rendez-vous aux Halles d'Avignon.

C'est dans une ambiance conviviale et détendue aux Halles d'Avignon que Serge Barbuscia nous donne le programme du Fest'hiver qui aura lieu du 25 janvier au 9 février 2023 dans quelques théâtres permanents de la ville. «Le théâtre appartient à la cité, il doit vivre toute l'année» véritable mantra pour ces professionnels et passionnés de théâtre. Vous pourrez également venir déjeuner à la Médiathèque Ceccano en écoutant des textes de Tiago Rodrigues pendant les «midi sandwich».

L'interview de Serge Barduccia : ICI

MICHEL FLANDRIN

FEST'HIVER 2023 | FÉVRIER 2023 | Par Michel Flandrin

THE RQUIEM OF SOPHIE WHITMAN

Partagée entre Barcelone, Berlin et la Normandie, Clémence Caillouel développe un théâtre où se rencontrent l'expérience, le clown et le bouffon. Découverte l'an dernier avec Le Chevreuil et Dalida, précipité accompli de tragédie distanciée, la comédienne, clown, performeuse revient au Fest'hiver des Scènes d'Avignon aux côtés, cette fois, d'une certaine Sophie Withman.

Accompagnée à la mise en scène par Gödze Atalay, Cléménce Caillouel jongle avec les stéréotypes et creuse le personnage de cette diva, engoncée par sa soif d'aimer et ses rêves brisés. Le Requiem de Sophie Whitman combine douleur et grotesque, au sein d'un cabaret interactif, une fête pour des gens qu'on ne connaît pas.

Plus de détails avec Clémence Caillouel et Gödze Atalay.

Interview en cliquant ici

l'echo du mardi
Les Petites Affiches de Vaucluse depuis 1839

FEST'HIVER 2023 | FÉVRIER 2023 | Par Michèle Périn

Photo : © Adrien Berthet

Créé en 2006 à l'initiative de quelques théâtres permanents d'Avignon, il s'agissait d'affirmer que le théâtre à Avignon, c'est toute l'année !

Jusqu'au 9 février, le Théâtre des Carmes, du Balcon, du Chêne Noir, du Chien qui Fume, des Halles ainsi que Artéphile, Transversal et L'Entrepot ouvrent leurs plateaux à des Compagnies qui n'ont pas forcément de lieux dédiés. Ils nous proposent aussi des spectacles dont ils ont organisé ou suivi les résidences.

Un midi-sandwichs attendu avec des textes de Tiago Rodrigues
Il faudra sûrement arriver tôt à la bibliothèque Ceccano ce mardi pour assister à la lecture de textes de Tiago Rodrigues par les directeurs des Scènes d'Avignon : Serge Barbuscia, Sébastien Benedetto, Julien Gelas, Laetitia Mazzoleni, Alain Timar et Gérard Vantaggioli.
Pour eux, c'est une manière d'accueillir le nouveau directeur du Festival d'Avignon qui souhaite «transformer cette ville-théâtre en un un café lumineux pour l'Europe. »
Mardi 7 février. 12h30. Entrée libre. Bibliotheque Ceccano.

Des auteurs contemporains, des histoires singulières et/ou engagées, des marionnettes mystérieuses
Une programmation éclectique pour tous
Jeudi 02 février.20h . 15 et 20€. The Requiem of Sophie Witman . Artéphile. 5 bis Rue du Bourg Neuf. 04 90 03 01 90. artephile.com
Vendredi 03 février.20h.10 à 23€. Samedi 4 février. 20h. Les Souffrances de Job.Compagnie Deraïdenz.Théâtre du Chêne Noir. 8 bis Rue Sainte Catherine. 04 90 86 74 87. chenenoir.fr
Samedi 04 février.17h et 18h. 3 et 8€. Speak white . L'entrepôt.Cie Mises en Scène. 1 ter boulevard Chamfleury. 04 90 86 30 37. reservations@miseenscene.com
Dimanche 05 février. 16h. 5 à 23€. Les Blouses Blanches – Compagnie L'Egregore Théâtre du Balcon. 38 rue Guillaume Puy. 04 90 85 00 80. theatredubalcon.org
18h. 5 à 14€. Grand Pays. Théâtre des Carmes André Benedetto. 6 Place des Carmes. 04 90 82 20 47. theatredescarmes.fr
Jeudi 09 février. 20h. 15 et 20€. Frigide. Artéphile. 5 bis Rue du Bourg Neuf. 04 90 03 01 90. artephile.com

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

LE FESTIVAL FEST'HIVER 2023 À AVIGNON

Le festival Fest'hiver organisés par Les Scènes d'Avignon se dérouleront du 25 janvier au 9 février 2023.

Le Fest'hiver est né en 2006, pour insister, pour persister : le théâtre appartient à la cité et il doit vivre toute l'année. Le Fest'hiver permet donc de rappeler que dans cette ville incroyable qu'est Avignon, des équipes artistiques oeuvrent été comme hiver avec une volonté et un engagement à toute épreuve.

Cette saison, pendant plus de deux semaines, vous pourrez découvrir des spectacles qui interrogent sur notre monde. Les textes des autrices et auteurs contemporains Robert Walser, Lina Prosa, David Greig, Hanokh Levin, Jean Philippe Chabrillangeas, Faustine Noguès et Malkhior sont autant de rendez-vous, autant d'histoires singulières qui nous rencontrent tous et qui nous réunissent.

Vous retrouverez également le « Midi Sandwich » tant attendu à la Médiathèque Ceccano, ce moment unique où nous aurons le plaisir de partager des textes de Tiago Rodrigues, en présence du nouveau directeur du Festival d'Avignon.

AGENDA FEST'HIVER 2023
Mercredi 25 janvier
19h – Théâtre Transversal - Institut Benjamenta – L'Autre Compagnie

Jeudi 26 janvier
19h – Théâtre Transversal - Institut Benjamenta – L'Autre Compagnie

Vendredi 27 janvier
19h30 – Théâtre du Chien Qui Fume - Lampedusa Way – Compagnie ERRE

Dimanche 29 janvier
15h30 – Théâtre Chien Qui Fume - Trilogie du naufrage – Compagnie ERRE

Mardi 31 janvier
20h – Théâtre des Halles - Lune Jaune – Compagnie Il va sans dire

Mercredi 01 février
20h – Théâtre des Halles - Lune Jaune – Compagnie Il va sans dire

Jeudi 02 février
20h – Artéphile - The Requiem of Sophie Witman – Compagnie Volada

Vendredi 03 février
20h – Théâtre du Chêne Noir - Les Souffrances de Job – Compagnie Déraïdenz

Samedi 04 février
17h et 18h – L'entrepôt – Cie Mises en Scène - Speak white – Compagnie Lambert Angeli
20h – Théâtre du Chêne Noir - Les Souffrances de Job – Compagnie Deraïdenz

Dimanche 05 février
16h – Théâtre du Balcon - Les Blouses Blanches – Compagnie L'Egregore

18h – Théâtre des Carmes André Benedetto - Grand Pays – Collectif le Bleu d'Armand

Mardi 07 février
12h30 – Bibliothèque Ceccano - Midi-Sandwichs / Lecture de textes de Tiago Rodrigues

Jeudi 09 février
20h – Artéphile - Frigide – Compagnie Voulez-Vous?

Le week-end aux Halles
Vendredi 20, samedi 21 et dimanche 22 janvier
Les équipes des théâtres vous attendent dans l'allée centrale des Halles d'Avignon.
Rejoignez-nous pour jouer à notre quizz et gagner des places pour tous les spectacles du Fest'Hiver !

ITW - ÇA SE PASSE ICI - 23 MAI 2023 - Par De Hugo Laroche, Mathieu Doucet

Comment découvrir certains spectacles du OFF avant le OFF ? On a trouvé et ça se passe ici...

Le 23 mai 2023

03 min

L'interview Anne Cabarbaye pour Artéphile : ICI

ITW - Louise wailly pour «LA JOIE!» - 8 JUIN 2023 - Par Maxime Peyon

DR - Théâtre Artéphile / Louise WAILLY, autrice, mise en scène / Quentin BARBOSA, jeu

ITW - Hélène Palardy pour «Ô JANIS» - 19 JUIN 2023 - Par Maxime Peyon

DR - Théâtre Artéphile / Hélène PALARDY, autrice, compositrise, chanteuse, jeu

ITW - Monica Mojicà pour «EVEN ELEPHANTS DO IT» - 26 JUIN 2023 - Par Maxime Peyon

DR - Théâtre Artéphile / Monica Mojicà, mise en scène

les trois coups

ARTEPHILE | JUIN 2023 • PAR LÉNA MARTINELLI

Les lieux incontournables

Quelques lieux s'efforcent de suivre une ligne éditoriale, voire conçoivent le festival comme une valorisation d'un travail mené durant la saison. C'est le cas du théâtre Artéphile (lire notre article), où les compagnies sont très bien accueillies, ce qui est loin d'être le cas de tous les théâtres. Autre programmation cohérente, concoctée par une direction avisée et humaine.

ARTÉPHILE, FREEDOM, FESTIVAL OFF AVIGNON 2023 | ODES À LA VIE ET À LA LIBERTÉ

Dans ses deux salles (62 et 94 places), Artephile propose une programmation intitulée « Freedom ». Sans compter les cartes blanches des « OFFicieuses » et la nouveauté des « OFFicieuses bosster », cela représente une quinzaine de spectacles, dont beaucoup de créations.

Comment résister à la folie du monde ? Voilà une question commune à nombre de ces portraits, « une galerie de personnages attachants, sauvages, drôles, une mixité de personnes et d'émotions, à l'image de nos vies », précise Anne Cabarbaye, directrice artistique, qui réalise un beau travail de défricheuse, avec moult compagnies à découvrir, dont une majorité de femmes. Les propositions sont souvent hybrides, entre théâtre, vidéo et musique.

Portraits sensibles
Dans J'aime (cie Lucie Warrant), une femme révèle qui elle aime pour apprivoiser qui elle est – sa multiplicité – et y trouver sa force. Dans un espace où la parole peut se déployer, « le dire » peut aussi travailler l'être. Autre témoignage poignant, celui d'une femme médecin au temps du sida : Even Elephant do it (cie Horizontal vertical) croise voix documentaire, théâtre radiophonique, image vidéo et bruitages en direct.

Femmes de cœur et d'action, femmes plongées dans un réel plus ou moins tangible… La plupart expérimentent le pouvoir rédempteur de l'art et de la parole. Justement, Déraisonnable (Productions du Sillon) relate l'expérience du dédoublement chez une comédienne bipolaire. Un éloge vibrant au théâtre et à la poésie (lire notre critique).

Dans Karnaval (cie La Controverse), une promeneuse solitaire nous confronte à la peur de la folie, du noir : « un puzzle polyphonique, une fantaisie d'autodéfense politique, un organisme narratif accouchant de milles rêves éveillés gesticulant la fureur de dire ce que c'est d'être vivant ».

Briser les tabous, s'évader, bousculer les normes…Ô Janis (cie Les 3 pas) nous transporte dans l'Amérique du flower power et du mouvement beatnik, dont Janis Joplin, devenue légende du rock à 27 ans, est l'icône libre et flamboyante. Un récit concert cosmique !

L'Infâme (Théâtre de l'incendie) est une pièce d'émancipation. Mise en scène par Laurent Fréchuret, Tana, que sa mère rend malade, partage une histoire de liens. Ceux qui nous brisent et ceux dont on se libère.
Mais faut-il attendre de se brûler les ailes pour oser l'essentiel ? Âgée de 55 ans, Denise de l'Audace du papillon (La Farouche cie) vit une épreuve qui déclenche une prise de conscience. Quand le corps danse les mots pour raconter l'urgence de réaliser ses rêves…

Ce programme « Freedom » entre en résonance avec celui de l'an passé, (« Ego Tripes, le chemin aventureux de nos vies intimes ») : « Dans un contexte où notre société se crispe, une des conditions de la solidarité est de s'attacher à la compréhension de l'Autre, dans sa singularité et ses fêlures », nous expliquait déjà Anne Cabarbaye ».

« Freedom est issu d'un constat contemporain. Les images du virtuel sont devenues nos vies et nos identités. Celles prises, celles volées, celles vendues, celles que l'on donne parce qu'il faut expressément qu'il y en ait… Il faut que ça buzz. Elles pèsent sur la réalité de nos vies, elles créent et recréent l'Histoire, celle indélébile inscrite dans les nuages… Freedom est une ode à la liberté d'être, de faire, de penser et d'agir. »

Cécile, Hedda, Florence, Elsa, Janis, Tana, Denise… Les « seules en scène » se déclinent aussi au masculin, voire au transgenre. Passons à autre chose (cie Zaoum) : « Si on ne naît pas femme, on le devient ; on ne naît pas homme, on le devient aussi : le récit d'un dur à queer au cœur de majorette ».

L'urgence de dire la violence du monde
Dérives est un diptyque de la cie du Phoenix, composé de deux spectacles en alternance à voir dans n'importe quel ordre, de façon indépendante ou pas. « Monologue monde », Zones d'ombre passe du récit, au rap, au slam, au chant. Une odyssée musicale sur le déracinement. Quant au Mensonge du singe, c'est le soliloque d'un misanthrope dans les méandres du système économique libéral. Des dérives aux tentatives d'ascension sociale, ces individus sont égarés, broyés par des systèmes.

Cécile, Hedda, Florence, Elsa, Janis, Tana, Denise… Les « seules en scène » se déclinent aussi au masculin, voire au transgenre. Passons à autre chose (cie Zaoum) : « Si on ne naît pas femme, on le devient ; on ne naît pas homme, on le devient aussi : le récit d'un dur à queer au cœur de majorette ».

L'urgence de dire la violence du monde

Dérives est un diptyque de la cie du Phoenix, composé de deux spectacles en alternance à voir dans n'importe quel ordre, de façon indépendante ou pas. « Monologue monde », Zones d'ombre passe du récit, au rap, au slam, au chant. Une odyssée musicale sur le déracinement. Quant au Mensonge du singe, c'est le soliloque d'un misanthrope dans les méandres du système économique libéral. Des dérives aux tentatives d'ascension sociale, ces individus sont égarés, broyés par des systèmes.

Autre détestateur du monde, Thomas Bernhard, qui voit son roman Maîtres anciens récompensé par le Prix Médicis étranger en 1988, a inspiré le Théâtre de la Vallée. Cette satire politique est aussi une féroce critique sociale.
Rien de sinistre pour autant ! La Joie ! (cie Protéo) est le monologue d'un homme pas franchement gai, voire tout à fait déprimé, qui raconte son projet de se convertir à la joie. Ici, ni religion ni démagogie, mais de l'humour et de la philosophie.

Créer sans relâche !

Ces pièces disent la solitude, comme l'audace, l'engagement et la ferveur. Bref, elles donnent à sentir les forces de vie à l'œuvre, à l'instar de celles programmées dans les OFFicieuses Booster et les OFFicieuses, qui se déroulent les jours de relâches.
Depuis sept ans, des cartes blanches aux compagnies à l'affiche permettent d'assister à des lectures et des présentations de projets afin de valoriser et donner une visibilité publique et professionnelle à de futures créations. Elles sont aussi ouvertes à des projets de compagnies dont la direction suit le travail. En effet, Artéphile consacre ses activités à la création, à la recherche et à l'accueil artistique toute l'année. Certains spectacles du festival sont créés dans le lieu. Répétitions et avant-premières permettent donc de préparer les rencontres dans une ambiance détendue.

Ce rendez-vous s'agrémente d'une nouvelle parenthèse dans le festival. Initiative solidaire, OFFicieuses booster consiste à programmer des spectacles aboutis en coréalisation : « Nous avons eu un coup de cœur pour le travail de Louise Wailly, autrice, metteure en scène. Entre diffuser à Avignon la Joie ! ou Hedda, le choix a été très difficile, car les deux spectacles sont tous deux excellents », témoigne Anne Cabarbaye.

C'est donc l'occasion d'assister à une représentation d'Hedda (cie Protéo), un « concert-spectacle éthylique », celui d'une artiste désuète sur le retour qui a un problème avec la boisson. Heureusement, son musicien fait figure de garde-fou. Ces deux solitudes se réunissent et s'opposent. Est-ce, malgré tout, la promesse d'un nouveau départ ? Le duo flamboyant se consume dans une exubérance tragique.

Mouche, projet de Raphaël France Kullmann, vaut aussi le détour : suite à son expérience d'aide-soignante à domicile, Elsa Helly offre un regard tendre et incisif sur les liens qu'elle a noués au fil de ses visites, des liens aussi légers que profonds, mais dont elle ne sort pas tout à fait indemne. Humain, encore et toujours intensément humain.

Avant-premières OFF

Enfin, pour ceux qui ne peuvent pas attendre juillet, Artéphile convie le public aux Avant-premières du festival d'Avignon OFF. Nées d'une nécessité de prendre le temps indispensable à l'installation de chaque spectacle, elles préservent les qualités du travail artistique et la sérénité des équipes : « Ce sont des moments précieux où chacun se rencontre sur un projet commun, apprend à communiquer et à travailler ensemble », précise Alexandre Mange, directeur administratif. « Pour les compagnies, c'est enfin leur première expérience de ce que sera leur festival. C'est aussi un moment privilégié pour la curiosité des publics avignonnais et régionaux ». C'est idéal pour entrer en douceur dans cette « bulle de création contemporaine », avant la foule.

Car on souhaite de jolis succès à ces spectacles prometteurs.

Sudart-culture

J'AIME| CRITIQUES DES PIECES VUES EN AVANT PREMIERES | JUIN 2023

AU THEATRE ARTEPHILE/

19H35/J'AIME/ T. ARTEPHILE/ VUE EN AVANT-PREMIERE

Par la Cie Lucie Warrant, un texte comme un chant d'amour d'une grande intimité d'après le premier roman de Nane Beauregard aux éditions Pol, roman de 80 pages d'un seul souffle, d'une seule phrase, comme une longue confession, dont Laure Werckmann, a écrit l'adaptation théâtrale, en accord avec l'autrice et qui en assure ici sa première mise en scène, précise et signifiante, et l'interprète magnifiquement.
Dans une pièce très structurée fauteuil, parquet blanc bien tracé, ampoules groupées, un témoin, une femme silencieuse, sortie de la salle, s'avance la comédienne, elle s'assoit et commence à raconter qui est le sujet de son amour, et pourquoi elle l'aime : « J'aime sa liberté… » au fil de ses mots se dessine aussi, en creux, celle qu'elle est.

Les lumières, de Philippe Berthomé, traduisent en quelque sorte les actions de ce cœur amoureux qui s'ouvre progressivement à l'autre et l'espace du sol si bien structuré, fait de farine, se disloque comme elle se dissout dans son sentiment amoureux. Une confession comme une séance chez un psy (le témoin silencieux) dans la recherche du « vrai » bien traduit par la scénographie.
Une pièce sensible et vécue, qui se termine par la musique du compositeur Olivier Mellano, pour un public adulte plutôt littéraire.

Une pièce sensible et vécue, qui se termine par la musique du compositeur Olivier Mellano, pour un public adulte plutôt littéraire.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

MOUCHE | JUIN 2023 - N° 312 | Par Louise Chevillard

© Anne CABARBAYE - Théâtre Artéphile / Texte et jeu Elsa Helly / Mise en scène Raphaël France-Kullman

"MOUCHE » D'ELSA HELLY, TÉMOIGNAGES D'UNE ANCIENNE AIDE-SOIGNANTE, PORTRAIS TOUCHANTS ET DÉLICAT "

Ancienne aide-soignante à domicile, Elsa Helly a écrit Mouche à partir des rencontres faites au travail et en dresse des portraits touchants et délicats.

« L'odeur de selles écrasées dans une protection, le parfum d'un café offert, le regard d'un mari sur sa femme, le regard d'une mère sans enfant, le regard d'une femme sans mari. » Raphaël France-Kullman et Elsa Helly ont travaillé à rendre intelligibles une galerie de portraits, que l'autrice interprète seule avec un tabouret sur scène, et un jeu de lumière en clair-obscur. Accompagnée de la musique de Raphaël Matsunaga, elle prend le temps de raconter et de délivrer ses mots choisis avec soin. Une première expérience de la scène pour Elsa Helly, qu'elle mène avec exigence.

l'Humanité

EVEN ELEPHANTS DO IT | CRITIQUE | JUIN 2023 | Par Gerald Rossi

FESTIVAL D'AVIGNON : IPHIGÉNIE, LE PRÉSIDENT...
DÉCOUVREZ LA SÉLECTION DU JOUR

Entre le 5 et 25 juillet, Avignon devient la capitale mondiale de la culture. Le festival d'Avignon, l'une des plus importantes manifestations internationales du spectacle vivant contemporain, rythme l'été du Vaucluse. Découvrez notre sélection du jour du festival off.

Sida, le cimetière des éléphants

Even Elephants do it, Artéphile, 11 h 30. Rens. : 0490030190.

À partir d'entretiens avec la docteure Cécile Winter, Mónica Mojica met en scène une tranche d'histoire dans l'univers de la maladie. Si le titre traduit, Même les éléphants le font, reste énigmatique, les comédiens Clara Roussellin, Remi Oriogun-Williams, Éléonore Lamothe, Cyprien Fiassé et Adam Migevant ne s'économisent pas, en jouant les ambiances d'enregistrement d'un podcast dans lequel on parle du sida et des malades sans le filtre de la de politesse. Sur fond d'images d'Afrique, la pièce rappelle combien le continent a été «oublié» par l'industrie pharmaceutique. Pendant vingt-cinq ans, Cécile Winter, qui a aussi, dans les années 1970, milité pour les droits des travailleurs immigrés, a été confrontée à la violence mortelle de cette pandémie.

Sudart-culture

DÉRAISONNABLE | CRITIQUES DES PIECES VUES EN AVANT PREMIERES | JUIN 2023

AU THEATRE ARTEPHILE/

13H45/ DÉRAISONNABLE / T. ARTEPHILE/ VUE EN AVANT-PREMIERE

Sur un texte de Denis Lachaud, qui nous avait donné au même théâtre, la Magie Lente, l'histoire, presque documentaire, d'une comédienne atteinte de bi-polarité. Dans un décor minimaliste (siège blanc sur un fond blanc), dû à Catherine Schaub, Florence Cabaret nous entraîne dans un vécu plein de difficultés, entre perte de ses objets quotidiens et surtout dans les engrenages d'une médecine qui ne sait pas encore très bien soigner cet état, entre séjour en hôpital et récupération par le police, un texte quasiment vécu par la formidable interprétation de la comédienne qui en fait une incarnation pleine d'esprit et de finesse, c'est souvent drôle, une pièce indispensable pour alerter sur cette maladie encore mal connue.

A voir absolument pour tout public adulte, plutôt littéraire.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

KARNAVAL | AVIGNON / 2023 - AGENDA | Juin 2023 - N° 312 | Par Eric Demey

« KARNAVAL » DE MARIE-CHARLOTTE BIAIS, UNE PIÈCE QUI RENVERSE LES VALEURS OBSOLÈTES DE NOS SYSTÈMES DE PENSÉE

Seule en scène d'une femme aux mille costumes, Karnaval de Marie-Charlotte Biais renverse les valeurs obsolètes de nos systèmes de pensée.

Une femme tombe amoureuse et enceinte d'un migrant, qui soudain disparaît. Ce pourrait être le pitch d'un récit au réalisme social appuyé mais Marie-Charlotte Biais en a décidé tout autrement. Fête du langage et du corps, Karnaval vise le renversement cul par-dessus tête des valeurs qui structurent notre société. Et plus particulièrement de l'anthropocentrisme blanc. Afin de laisser parler le corps, de mettre à bas les structures mentales qui construisent nos représentations, le spectacle recherche dans la lignée des carnavals « la transe poétique » à travers « un organisme narratif accouchant de mille rêves éveillés gesticulant la fureur de dire ce que c'est d'être vivant ». Par un retour à l'horizontalité dans le rapport à la Nature et un personnage qui épluche ses costumes et ainsi ses « personnages-figures », Karnaval invite à basculer dans le fantastique d'un « rituel de dépouillement ».

UNIDIVERS.FR

UNITÉ & DIVERSITÉ

KARNAVAL | Juin 2023

Avez-vous peur du noir ? Avez-vous peur de perdre la raison ? Bienvenue à « Karnaval ». C'est l'histoire d'un songe. La rêverie d'une promeneuse solidaire. De jungle en centre culturel en passant par monts et par CRA, la conteuse voyage en narration fractale dans un plurivers fantastique : libraires fanatiques, absurdies bureaucratiques, lapin blanc, militantes décoloniales, procès kafkaïen, petite fille raciste, lama philosophe…

« Karnaval » vous propulse dans le métavers par transe poétique. Pas besoin de casque de réalité virtuelle. Ce qui est vrai ou faux n'est pas le propos. Car « dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux ». C'est un duo pour un puzzle polyphonique, une fantaisie d'autodéfense politique, un organisme narratif accouchant de mille rêves éveillés gesticulant la fureur de dire ce que c'est d'être vivant.

Le point d'ancrage de cette fiction se trouve dans notre réalité : une culture anthropocentriste qui implique une échelle de valeur verticale au dessus de laquelle règne l'homme blanc…Ça part de là : de l'histoire, de l'inconscient collectif blanc occidental, dont cette femme hérite et qui conditionnent son rapport à toute chose. « Pour déjouer ce que nous sommes et rejouer une autre manière d'être »*, Karnaval cherche une alternative poétique à une culture rationaliste « de surplomb », cloisonnante, discriminante, parce qu'il est urgent de réviser nos liens aux autres, au vivant, à nous-mêmes.

Avec : Marie Charlotte Biais (écriture, co-mise en scène et jeu), Jean-Kristoff Camps (création et interprétation musicale), Jeanne Videau (co-mise en scène), Louna Guillot (création lumière), Sophie Lambert (travail corporel), Hilo (costume).
Avec l'appui de : Céline Astrié, Clara Chabalier, Mathieu Montanier, Fred Naud, Fleur Sulmont, et indirectement Dieudonné Niangouna par ses récits.

En partenariat avec le théâtre de l'Usine à Eragny (coproduction), le théâtre du Grand Rond à Toulouse (diffusion), le Collectif 12 à Mantes la Jolie (accueil en résidence et diffusion), la Ferme du Buisson à Noisiel (accueil en résidence), l'Annexe à Romainville (accompagnement et diffusion), la Pierre Noire à Champagnac (diffusion), les Thénardiers à Montreuil (accompagnement et résidence), le Point Ephémère (accueil en résidence), le Festival Induction à Samonac (diffusion).
Avec le soutien du Théâtre de la Manufacture/ CDN de Nancy et de la Région Ile-de-France dans le cadre de l'aide à la diffusion.
Merci à Wolfgang Korwin pour la réalisation du teaser. Et avec l'aide de Alizée Russo, Sébastien Bouhana, Léandre Garcia Lamolla et Le Labo de Montreuil, Sylvain Blanchard et les Thénardiers, Claire Rassinoux, Yannick Herbert, Jérémie Scheidler, Marie Cassal, Ioanna Brassart, le Club des 5 et Michèle Benedetto. Merci.

Karnaval / Plongée dans un monde renversé 7 – 17 juillet Artéphile Plein Tarif 18 euros, Réduit et carte OFF 12 euros; Artéphile 7 rue du Bourgneuf, Avignon Avignon 84000 Vaucluse Provence-Alpes-Côte d'Azur

Sudart-culture

PASSONS À AUTRE CHOSE | CRITIQUES DES PIECES VUES EN AVANT PREMIERES | JUIN 2023 | Par Artémis Marti

AU THEATRE ARTEPHILE/

15H35/ PASSONS A AUTRE CHOSE/ T. ARTEPHILE :

Nous vivons sous le joug du patriarcat depuis 5 millénaires. C'est avec cette affirmation, dont nul d'entre nous ignore la véracité que commence ce seul en scène, avec pour but de nous éclairer l'esprit sur notre conditionnement par des millénaires de domination masculine, tant pour les femmes que pour les hommes, et nous permettre passer (enfin !) à autre chose. Écrit et mis en scène par une femme, Bernadette Gruson et incarné par un homme Jeremy Dubois-Malkhior, ce spectacle nous montre un nouveau point de vue sur le féminisme et la lutte contre le patriarcat, qui doit passer par les deux genres. En effet, nous sommes tous conditionnés à jouer un rôle dans cette société, celui de dominant pour les hommes et de soumission pour les femmes.

Ainsi, c'est avec de l'humour, des chansons, de la danse et donc un texte et une mise en scène particulièrement réussis que l'on nous dévoile les enjeux d'une domination de 5 millénaires. Le choix est fait d'avoir un décor simple pour permettre la focalisation sur l'acteur et l'adaptabilité de la pièce sur différentes scènes. Mais des accessoires sont utilisés et illustrent tout au long de la pièce les propos tenus, comme une motte de beurre ou encore le caleçon, qui devient accessoire emblématique du spectacle.

Le jeu du comédien est très juste et parvient à nous faire rire, à nous émouvoir et à nous mettre mal à l'aise, si bien qu'à la fin du spectacle nous n'avons qu'une envie, passer à autre chose avec lui.

C'est un spectacle A Voir Absolument, pour Adultes et grands ados.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

JUIN 2023

LA PROGRAMMATION D'ARTÉPHILE POUR LE OFF 2023

Voici la programmation du théâtre Artephile du 07 au 26 juillet, relâches les jeudis 13 et 20 pour les spectacles, mais pendant ces deux dates Artéphile propose des cartes blanches aux compagnies : les OFFicieuses.

11H00 - L'AUDACE DU PAPILLON «Un récit bouleversant et lumineux qui va droit à l'essentiel. Une ode à la vie du quotidien». La Farouche Compagnie - **Sabrina Chézeau**

11H30 - EVEN ELEPHANTS DO IT "Le témoignage profondément humain d'une femme médecin au temps du sida donne naissance à une création hybride entre voix documentaire visuelle et théâtre radiophonique" Compagnie Horizontal – Vertical - **Monica Mojica**

12H55 - Ô JANIS !"Plongez dans l'Amérique des années 60 avec Janis Joplin. La femme et l'artiste rebelle irradie notre époque". Compagnie Des 3 Pas - **Hélène Palardy**

13H45 - DÉRAISONNABLE "Quand vous souffrez d'un trouble bipolaire, être un double de soi-même sur la scène du théâtre, c'est assez… vertigineux." Les Productions du Sillon - **Catherine Schaub**

14H50 – Jours impairs - DÉRIVES – Diptyque | Partie 1 – ZONES D'OMBRES "Un concert poétique où le récit, le chant, le slam, le rap se rencontrent pour nous raconter les tentatives d'ascension sociale d'un individu égaré dans notre monde contemporain." Compagnie du Phoenix - **Christophe Tostain**

14H50 – Jours pairs - DÉRIVES – Diptyque | Partie 2 – LE MENSONGE DU SINGE "Dans un univers visuel puissant et immersif, l'individu de Zones d'ombres, des années plus tard, nous emmène dans un étrange voyage immobile dont lui seul connait la destination finale." Compagnie du Phoenix - **Christophe Tostain**

15H35 - PASSONS À AUTRE CHOSE "Le patriarcat a 5 millénaires. Faire genre « Oups je ne savais pas » ça ne passe pas. Ça ne passe plus. Passons à autre chose." Compagnie Zaoum - **Bernadette Gruson**

16H40 - L'INFÂME "L'Infâme est une histoire de liens, ceux qui nous brisent et ceux dont on se libère." Compagnie Théâtre de l'Incendie - **Laurent Fréchuret**

17H00 - LA JOIE ! "Je ne vais pas jouer. Ça va faire boum. Nous allons faire des attaques de surprises, des fêtes de la joie : des bêtises." Compagnie Protéo - **Louise Wailly**

18H20 - MAÎTRES ANCIENS - COMEDIE "Je déteste les hommes, mais ils sont en même temps mon unique raison de vivre." Compagnie Théâtre de la Vallée - **Gerold Schumann**

19H35 - J'AIME "J'aime est un spectacle qui croit en la capacité du simple à bouleverser les cœurs." Compagnie Lucie Warrant - **Laure Werckmann**

20H10 – Du 07 au 17 - KARNAVAL "Avez-vous peur du noir? De perdre la raison? Laissez-vous emporter par ce conte kaléidoscopique…" Compagnie La Controverse - Marie-Charlotte Biais

OFFicieuses BOOSTER - Le 13 juillet
Les OFFicieuses BOOSTER sont une nouvelle initiative consistant à programmer des spectacles aboutis afin de valoriser et de donner une visibilité publique et professionnelle à des projets qui nous sont chers. Vous pourrez découvrir ou retrouver le travail de Raphaël FRANCE-KULLMANN (Artéphile festival d'Avignon OFF 2019, Marx et la poupée de Maryam MAJIDI) avec sa nouvelle création MOUCHE. En soirée, vous assisterez à une autre création de la Compagnie Protéo, HEDDA. La compagnie fait partie de la programmation chez ARTEPHILE dans le cadre du festival OFF avec le spectacle LA JOIE !

18H00 - MOUCHE | Elsa HELLY, suite à son expérience en tant qu'aide-soignante à domicile, a écrit le texte MOUCHE guidée par la pulsion de raconter. **Raphaël France-Kullmann | De Elsa Helly**

20H30 - HEDDA " S'il se passe un truc moche on boit pour essayer d'oublier. S'il se passe un truc chouette on boit pour le fêter. Et s'il ne se passe rien on boit pour qu'il se passe quelque chose. » (Charles Bukowski)Compagnie Protéo - **Louise Wailly**

OFFicieuses – Cartes blanches aux compagnies - Le 23 juillet dès 14h00
Les OFFicieuses sont des cartes blanches données aux compagnies formant la programmation du Lieu pendant ce festival OFF 2023. Elles sont aussi ouvertes à des projets de compagnies extérieurs dont nous suivons le travail. Pourquoi? Les spectacles auxquels vous assistez dans le cadre du festival sont des objets aboutis prêts à prendre leur envol. Pour les compagnies c'est aussi le début ou la continuité d'un travail de création sur de nouvelles propositions. Les OFFicieuses permettent d'éprouver un projet avec vous, d'apporter un regard extérieur, échanger. Les retours et rencontres sont importants dans la genèse et le processus de travail.

Sudart-culture

MAÎTRES ANCIENS - COMÉDIE | CRITIQUES DES PIECES VUES EN AVANT PREMIERES | JUIN 2023

AU THEATRE ARTEPHILE/

18H20/MAITRES ANCIENS/ T. ARTEPHILE/ THEATRE SEUL EN SCENE/ VUE EN AVANT-PREMIERE

Par la Cie du Théâtre de la Vallée, une interprétation remarquable de François Clavier de cette comédie cinglante de Thomas Bernhard, son dernier roman récompensé par le prix Médicis étranger en 1988, dans une scénographie de Gerald Schumann, en contre-point car elle évoquerait plutôt un musée d'art contemporain. Face au tableau du Tintoret, » L'homme à la barbe blanche » du musée des Maîtres anciens de Vienne, un texte au vitriol et plein d'humour, où son héros Reger, épingle une société, où l'on aime « que les artistes médiocres » (allusion fine à Hitler), une satire sociale et politique de l'Autriche de haute volée où il croise musicologie et philosophie avec un esprit critique d'une redoutable efficacité. Pour bien goûter cette ironie il faut tout de même avoir une culture littéraire des philosophes et artistes autrichiens.

Entre T. Bernard et Arthur Schnitzler, évoqué tout le long du texte de cette comédie, une véritable complicité que vous retrouverez dans le spectacle du Festival IN de Julien Gosselin : EXTINCTION, donné dans la cour du Lycée St Joseph (Vu en avant-première au Printemps des Comédiens, voir la critique déjà faite sur ce site dans la rubrique : Printemps des Comédiens 2023)

A VOIR ABSOLUMENT POUR UN PUBLIC LITTERAIRE.

J'AIME | JUIN 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD

« J'AIME »
MONOLOGUE CONJUGAL

« J'aime. » Qui ? Quoi ? Ni quelqu'un au sens d'une personne entière, saisi dans l'identité convenue de son nom ou l'unité supposée de son être, ni une chose en particulier plus que d'autres. Le personnage de J'aime roman de Nane Beauregard (POL 2006) nous dit en une longue et unique phrase ressemblant à un inventaire (pas à la Prévert), ce qu'elle aime chez l'homme qu'elle aime, mais sans jamais dire qu'elle l'aime lui, lui-même ou que lui l'aime, elle. D'ailleurs sommes-nous ce nous-mêmes dont une certaine métaphysique défend en vain ? Rien de tel que l'expérience amoureuse pour comprendre qu'autrui ou soi ne sont pas des entités parfaites closes sur elles-mêmes comme des monades. La relation d'amour nous révèle comme des collections de qualités ou de défauts, tous et toutes aussi aimables les un.e.s que les autres en dépit des contradictions. Stendhal avait bien montré comment rien ne résiste à la cristallisation amoureuse… Peut-être ne sommes-nous qu'une diversité de paroles, désirs, attitudes, comportements dont la composition ferait un moi de et en relation mais certainement pas une totalité synthétique, unifiée et définitivement harmonieuse ?

De tout ceci, le roman de Nane Beauregard en livre la matière à partir du sentiment amoureux lui-même saisi comme une constellation, un joyeux éparpillement de plaisirs et bonheurs éprouvés au contact de l'autre. Laure Werckman qui a adapté, mis en scène et interprète ce « pas si seule en scène » a formidablement vu et fait ressentir ce soubassement philosophique du livre dans sa dramaturgie.

La salle est en pleine lumière. La scène est vide, on attend. Une femme se lève des gradins, hésite à partir en regardant la porte de sortie puis se ravise et se décide à pénétrer dans l'espace scénique. Espace sacré du jeu qui crée l'acteur autant qu'il l'appelle.

C'est la comédienne, une femme qui ne partage pas l'idée absurde que l'amour est possession. Elle le vit comme un principe vital, polymorphe et surprenant, tenace en dépit de la mode consumériste qui atteint aussi le couple et sa durabilité. Bien entendu les nostalgiques de l'amour romantique seront déçus de ne pas voir incarnée « une grande passion » mais s'ils se laissent prendre par l'inventaire ils se reconnaîtront à coup sûr.

Le « j'aime » initial qui jamais ne se répétera, reste donc toujours neuf, présent, sans besoin d'être réitéré, usé. Il déclenche l'énumération énamourée d'une énamoration qui se vit dans la prolifération et sans compter. Il faut dire que la scénographie active et évolutive d'Angéline Croissant suit, porte et sublime la dramaturgie : plus la femme énumère les facettes de son amour, plus l'espace, sa lumière et même son sol se déforment et se modifient comme pour dire la plasticité sauvage et insoupçonnable du désir, son inaltérabilité à travers le temps qui est pourtant réputé tout abolir. Ni la vieillesse ni peut-être même la mort ne peuvent vaincre un amour aussi disséminé dans le quotidien, dans les plis et replis d'une relation ; amour invincible car amour caméléon qui épouse son moment et son lieu. Ici point de décristallisation stendhalienne ni d'hainamoration lacanienne, seulement l'amour à la fois rhizome et tornade. La création lumière de Phillipe Berthomé ainsi que la création musicale d'Olivier Mellano sont de la partie mais laissons la surprise entière.

Ne pas manquer ce spectacle rare, précieux et magique que nous offre le travail exigeant et sensible de Laure Werckman. Nous aimons.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

LA JOIE ! | AVIGNON / 2023 - GROS PLAN | JUIN 2023 - N° 312 | Par Manuel Piolat Soleymat

© Gros plan - Artéphile / texte et mise en scène Louise Wailly

« LA JOIE ! » DE LOUISE WAILLY, UN MONOLOGUE POUR APPORTER « UNE RÉPONSE À LA PANDÉMIE, À NOS CONFINEMENTS, À NOS SOLITUDES »

Elle a créé la compagnie Protéo en 2012, à Lille, pour défendre un « théâtre physique, fou et sage, délirant et sérieux ». Louise Wailly dirige aujourd'hui Quentin Barbosa dans La Joie ! Un monologue entre humour, poésie et philosophie pour apporter « une réponse à la pandémie, à nos confinements, à nos solitudes ».

C'est en décembre 2021 que Louise Wailly a commencé à écrire La Joie !, après avoir traversé, comme chacune et chacun d'entre nous, les périodes de confinement, d'isolement, d'incertitude, d'inquiétude liées à la pandémie de Covid-19. « Chacun sait désormais ce qu'est déprimer, fait-elle remarquer. Il m'amusait de jouer avec ce motif qui nous unit. » L'autrice, metteuse en scène et comédienne a ainsi inventé un personnage d'homme qui s'extirpe de sa dépression pour nous raconter pourquoi il a décidé de donner un nouvel élan à sa vie en cessant de faire ce qu'il n'avait plus envie de faire. Ce nouvel adepte du rire, de l'action, de la poésie, de la beauté convoque les pensées de Montaigne et de Spinoza pour nous convaincre de rejoindre le parti qu'il vient de fonder : le Parti de la Joie.

La gaieté de vivre

La représentation à laquelle nous assistons laisse d'abord croire que Louise Wailly a conçu un spectacle de forme classique, avant de révéler l'espace en formation d'un montage technique qui n'a pas encore été achevé, avant de briser le quatrième mur pour étendre l'espace de jeu à l'ensemble de la salle. « La Joie ! est un monologue écrit à l'heure où les gens dorment, où le calme est possible, dans lequel j'ai essayé d'imaginer ce que ce serait de se soigner collectivement de nos maux parfois dérisoires, déclare Louise Wailly. C'est une déclaration d'amour à la vie et aux générations à venir. » Seul sur scène ou au plus près des spectatrices et spectateurs, le comédien Quentin Barbosa crée un théâtre qui nous rappelle que l'on doit (ré)apprendre la gaieté de vivre pour qu'un monde puisse survivre à notre époque désenchantée.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

PASSONS À AUTRE CHOSE | AVIGNON / 2023 - ENTRETIEN | JUIN 2023 - N° 312 | Par Agnès Santi

« PASSONS À AUTRE CHOSE » : BERNADETTE GRUSON MET EN JEU UNE PRISE DE CONSCIENCE DES CADRES QUI OPPRESSENT L'INDIVIDU AFIN DE S'EN DÉFAIRE

Dans son travail, Bernadette Gruson met en jeu une prise de conscience des cadres qui oppressent l'individu afin de s'en défaire, avec en ligne de mire la domination masculine. Passons à autre chose, dit le titre… Comment en êtes-vous arrivée à traiter des enjeux de la domination masculine ?

Bernadette Gruson : Dès mon premier solo en 2006 la question de l'oppression et de la domination masculine a été centrale. En faire le sujet de mes créations est une nécessité, je n'ai ni réponse ni solution, mais je partage des questions. Interroger ce que les normes, les hiérarchies, les injonctions induisent dans notre relation à soi et aux autres a toujours été là, depuis que je suis enfant. Je souhaite écrire au présent, ouvrir un champ de possibles désirables parce que désirés, par soi, par choix, et non par ignorance, ou par peur. Mon travail laisse voir ce qu'il faut de force et de vulnérabilité pour être soi, pour transgresser l'ordre des choses. Derrière les « c'est comme ça, arrête avec tes questions », il s'agit de voir les schémas, les représentations, les constructions de l'enfance, de l'éducation, de la culture, de la religion, de la société, cet échafaudage qu'on nous vend comme une structure immuable. Et se demander si on y consent ou pas.

« Je souhaite écrire au présent, ouvrir un champ de possibles désirables parce que désirés, par soi, par choix. »

Passons à autre chose donne la parole à un homme. Que souhaitez-vous exprimer à travers cette prise de parole masculine ?
B.G. : En 2018, en plein mouvement Me too, j'écris et joue le solo Quelque chose (à te dire) qui retrace deux millions d'années de sexe et d'amour du point de vue des femmes. Je voulais que le public éprouve à quel point les normes n'évoluent pas au fur et à mesure que l'humanité croît, mais se transmettent de génération en génération. Et depuis, ce qui me manque c'est la parole des hommes. Sortir de la reproduction du système de domination et d'oppression ne peut pas être l'affaire des marges. C'est l'affaire de l'humanité. C'est une question d'équipe. Nous jouons ensemble dans un jeu aux règles inégalitaires. L'intention de ce spectacle est de renverser nos points de vue pour voir autrement l'impact du système en nous. Pour réussir à faire charnière, il me fallait un réel complice, l'acteur Jeremy Dubois Malkhior, dans un jeu léger et drôle, fait entendre une voix qui s'affranchit de l'hégémonique virilité.

De quelle manière avez-vous travaillé ?
B.G. : J'ai d'abord écrit sans lui, afin de décider où je me posais avec mes propres fragments intimes et quelques phrases incisives, et où inviter Jeremy à prendre sa propre place. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup ri, même si parfois c'était vraiment juste à pleurer. Cette création a permis des échanges d'une incroyable sincérité. J'espère que ce sera pareil avec le public.

LA JOIE ! | JUIN 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD

« LA JOIE ! »
LA MÉTAMORPHOSE DE GREGOR HAMLET

© Jeanne CAUCHY

Tout commence (toujours) par une injonction. Les autres ne peuvent s'empêcher de décider pour nous de Tu viendras au monde à Tu joueras La métamorphose de Kafka en costume de cafard et sur un escabeau à six marches ! Mais voilà, la révolte ça existe et c'est existentiel, ça fait même exister davantage ! Alors finit le cycle pression-dépression, le personnage de La Joie ! (à entendre comme un cri de guerre) balance toutes les injonctions à être ou à devenir, au sérieux ou à la conformité. La pièce est un monologue méditatif et malicieux qui amène son masque déchaussé à décider de se commander lui-même, voire devenir son propre dramaturge, d'accéder à une parole sienne… Et tant pis si ça fait boum ! L'innommé personnage n'hésitera pas à se lancer dans une propagande en faveur de la joie et d'en fonder le parti. Joyeuse propagation pour un mouvement politique antidépresseur, un collectif nécessaire car on sait bien que la joie toute seule… c'est pas la joie! Il faut au minimum la participation des hirondelles dirait Charles Trenet.

Mais il ne suffit pas de vouloir, il faut désirer… Oui, la volonté peut être l'ennemie du désir : il a la force du réel alors qu'elle a la faiblesse de l'idéal. Ce n'est pas si simple de passer de la servitude à la fortitude, des passions tristes à la joie active, de la dépendance à l'affirmation, d'augmenter sa puissance d'agir dans et par la joie que produit la connaissance pour parler comme un certain penseur hollandais du 17e siècle très présent dans la pensée contemporaine. Spinoza est en effet dans les intentions de l'autrice Louise Wailly car la joie spinoziste portée par une intelligence de soi et du monde est un puissant levier éthique d'émancipation dans la joie ; cercle vertueux nous sortant des lamentations défaitistes et des renoncements. Ce que nous montre l'autrice qui signe également la mise en scène, c'est surtout un être qui se débat entre « des pressions » et entraves à devenir soi ; un peu comme s'il était au seuil de l'heureuse réforme spinoziste mais encore retenu par les mauvais plis d'une pensée hétéronome. D'où le jeu tonique, comique, fantasque, alternatif, surprenant, déroutant, hardi et audacieux de Quentin Barbosa qui, prenant tous les risques comme celui de traverser le quatrième mur, réalise une véritable performance théâtrale. Une philosophie de la joie est bien au programme mais comme un appel, la solution à venir et en fin de pièce, une pantomime débridée !

« Et si tout le monde arrêtait de faire ce qu'il ne désire pas faire ? » Sur un plateau de théâtre en chantier et qui ne verra jamais se produire la complète et triste métamorphose de Gregor Samsa en cafard, le comédien se mue en un Hamlet qui aurait clairement choisi d'être… libre et avec fantaisie. Scène laboratoire-libératoire : jouant avec dans les mains non pas un crâne mais la tête coupée d'un possible penseur de la grisaille, le personnage démasqué envoie valser aussi bien les commandements moraux que les vains conseils de développement personnel. Et tant mieux si ça suppose un peu de folie et pas mal de joyeuses bêtises !

Quoi, vous n'avez pas encore votre carte du Parti de la Joie ?
Alors allez-y et « joyez » !

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Ô JANIS ! | Avignon / 2023 - Agenda | JUIN 2023 - N° 312 | Par Jacques Denis

« Ô JANIS ! » D'HÉLÈNE PALARDY SUR L'ICONIQUE JANIS JOPLIN

C'est à l'iconique Janis Joplin que rend hommage ce spectacle concocté par Hélène Palardy entre récit et concert.

Elle fait partie du triste club de ceux et celles décédées à 27 ans. La native de Port Arthur, dans le Texas, aura pourtant eu le temps de marquer les esprits d'une épique époque, dont elle incarne jusqu'à l'extrême la soif de liberté. Reine de la soul psychédélique et voix totalement unique, Janis Joplin laissera notamment en legs un album, Cheap Thrills, qui fera date dans l'histoire de la contre-culture. Las, deux ans plus tard, le 4 octobre 1970, elle succombera d'une overdose. Plus d'un demi-siècle après, Hélène Palardy lui redonne vie, voix plurielle et seule avec sa guitare, pour nous dire combien au-delà des doux délires, Janis Joplin a permis d'ouvrir des voies vers une émancipation des femmes.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

DIPTYQUE *DÉRIVES* | AVIGNON / 2023 - ENTRETIEN | JUIN 2023 - N° 312 | Par Anaïs HELUIN

« DÉRIVES » DE CHRISTOPHE TOSTAIN, PARCOURS D'UN HOMME PRIS DANS LES FILETS DU CAPITALISME

Dans son diptyque Dérives, l'auteur, comédien et metteur en scène Christophe Tostain raconte le parcours d'un homme pris dans les filets du capitalisme. Seul en scène, il est au centre de deux dispositifs minimalistes distincts, dont la poétique sert une réflexion politique.

Vous avez créé Le Mensonge du singe en 2018 et Zones d'ombres en 2023. Pourquoi avoir décidé de rassembler ces deux pièces au sein d'un diptyque intitulé Dérives, et d'en inverser l'ordre ?

Christophe Tostain : J'ai créé Le Mensonge du singe au théâtre Artéphile à Avignon, où je suis retourné en résidence pour Zones d'ombres. Ce sont les directeurs du lieu, Alexandre Mange et Anne Cabarbaye, qui en voyant une étape de travail ont vu dans cette pièce la première partie du Mensonge du singe. Je ne l'avais pas pensé ainsi mais ils avaient raison. Les deux pièces racontent l'histoire du même personnage. Nous avons donc décidé de présenter ces spectacles sous forme d'un diptyque, dont les deux parties peuvent être vues séparément.

Quel est ce personnage dont vous parlez, et comment évolue-t-il d'une pièce à l'autre ?
C.T. : C'est un homme né dans un village rural, très rural. Dans Zones d'ombres, on le rencontre à l'adolescence, au moment où forcé par l'ennui il décide de quitter le lieu où il a grandi. Il s'installe dans une « Méga Ville » où il essaie de trouver sa place mais ne tarde pas à se faire broyer. Il finit par retourner là d'où il vient. Une ellipse sépare cette partie du Mensonge du singe, où l'on retrouve ce protagoniste dans sa campagne devenue zone pavillonnaire du fait de l'extension d'une ville. Il finit par quitter son pavillon…

« J'AI VOULU TROUVER LE MOYEN DE TRAVERSER EN UNE HEURE DIFFÉRENTES FORMES D'ORALITÉ »

Diriez-vous que les esthétiques des deux parties sont proches ?
C.T. : Elles sont assez distinctes. Zones d'ombres est une forme de concert poétique, qui tend vers le spoken word. J'ai voulu trouver le moyen de traverser en une heure différentes formes d'oralité. Une chanteuse, Lotus Choffel, m'accompagne dans cette pièce, ainsi qu'une composition réalisée pour l'occasion. Le Mensonge du singe est davantage une performance d'acteur, très immersive pour le spectateur. Nous avons créé un dispositif dans lequel toutes les lumières sont créées avec un vidéoprojecteur. Le comédien, en l'occurrence moi-même, reste immobile dans un fauteuil pendant une heure.

Revendiquez-vous une critique sociale dans ce diptyque ?
C.T. : Il s'agit clairement d'une satire sociale sur les dérives du monde dans lequel on vit. La deuxième partie est plus frontalement critique. Je l'ai écrite en me nourrissant de recherches sociologiques, notamment du livre Le cauchemar pavillonnaire de Jean-Luc Debry. Dans ce diptyque, j'ai cherché dans le propos autant que dans la forme une radicalité, une ligne droite.

Sudart-culture

Ô JANIS ! | CRITIQUES DES PIECES VUES EN AVANT PREMIERES | JUIN 2023 | Par Artémis Marti

Perdus dans l'immensité du ciel nous assistons à la naissance de Baby Rock, qui vient à la rescousse de Papa Blues pour redonner le goût de la musique sur terre. Il désigne alors différents élus qui transmettront sa musique au monde et dans ce spectacle on découvre le destin d'une de ses principales élues, celui d'une des femmes les plus emblématiques du rock et du mouvement Hippie. Vous l'aurez compris, il s'agit de Janis Joplin.

Dans ce spectacle, Janis est comme ressuscitée devant nous, prenant possession de la conteuse et musicienne Hélène Palardy, pour envahir à nouveaux la scène et nous livrer les secrets de sa vie une dernière fois.

Interprété par Hélène Palardy et mis en scène par Anne Marcel, ce spectacle musical entremêle théâtre, conte et musique. La musicienne retransmet avec brio toute l'énergie musicale de Janis Joplin, en accompagnant son récit de puissantes interprétations de cette artiste légendaire. On passe par toutes les émotions, le rire, la joie et même la tristesse, car on aborde tout des aspects de sa vie, des plus joyeux aux plus tristes. Ce spectacle est donc intense et on ne voit pas le temps passer, comme la vie de Janis, car n'oublions pas sa devise qui était : " Vivre vite et mourir jeune "...

A voir absolument pour ados et adultes, à partir de 13 ans

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

EN VUE
PAULINE BAYLE, DEA LIANE, RODOLPHE DANA...
CIRQUE
DES ARTISTES UKRAINIENS TÉMOIGNENT

THÉÂTRE

EVEN ELEPHANTS DO IT

Au cœur du sida, une ode vibrante à notre humanité.

Cécile Winter était médecin, responsable du VIH, vingt-cinq ans durant, à l'hôpital de Montreuil. C'est à son parcours que s'attache cette création singulière, celui d'une jeune médecin qui a fait de sa vie un combat au service des malades du sida. Ses mots nous replongent dans la plus grande pandémie du XXe siècle, charriant son lot de peurs et d'exclusion : 11 millions de personnes en sont mortes. Que faire face à cette tragédie qui tuait impitoyablement dans les années 1990? Cécile Winter croit évidemment en la médecine, elle sera aux avant-postes de la trithérapie, mais surtout elle s'attache aux conversations ou à ces fêtes du service, ces petits moments volés à une mort annoncée. Elle raconte aussi quand, alors qu'il n'est plus de son devoir de médecin, elle se bat pour assurer une sépulture à des corps que personne ne réclame, car « *si même les éléphants le font...* »

Sur un plateau nu, cinq comédiens viennent au micro en formation alternée, incarnant une partition d'une quarantaine de figures, du toxicomane à l'artiste, de l'Africain immigré à des personnalités publiques. Leurs voix se mêlent à celle off, enregistrée, de Cécile Winter – disparue depuis – pour raconter des situations parfois cocasses, souvent tragiques. Quand les mots manquent, les acteurs deviennent bruiteurs sur le côté de la scène, laissant le plateau à l'image et aux sons, aux sensations : tout le fond de scène est totalement occupé par un écran. Là, des éléphants s'ébrouent et vaquent dans une lenteur hypnotique, avant que leur succèdent des scènes de village, des enfants qui pêchent, jouent. Il y a une force inouïe dans ces tableaux lancinants, comme un appel à une humanité venue du fond des âges qui nous rappelle à notre condition d'un labeur permanent pour la vie. La metteuse en scène colombienne Monica Mojica réalise là une pièce politique tout en finesse, une ode formidable à la lutte pour conserver, au cœur des tragédies, notre infini humain. / ANNE QUENTIN

de Monica Mojica et Antoine Vollumez | **mise en scène et scénographie** Monica Mojica | **avec** Éléonore Lomothe, Rémi Ouriguin-Williams, Claire Rousselin, Cyprien Fossé, Adam Migevant | **à voir** en juillet à Avignon (Théâtre Artéphile).

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

DÉRAISONNABLE | AVIGNON / 2023 - CRITIQUE | JUIN 2023 - N° 312 | Par Agnès Santi

DANS « DÉRAISONNABLE » DE DENIS LACHAUD, FLORENCE CABARET PORTE LE RÉCIT DE SON PARCOURS DE COMÉDIENNE, DIAGNOSTIQUÉE BIPOLAIRE. BOULEVERSANT.

Impressionnante, Florence Cabaret porte et incarne le récit de son parcours de comédienne, diagnostiquée bipolaire à l'âge de 39 ans. Elle fait siens les mots de Denis Lachaud, écrits pour elle à la demande de la metteure en scène Catherine Schaub. Une création bouleversante.

Être malade dans le milieu du théâtre, c'est perdre « toutes ses lettres de noblesse », surtout lorsqu'on abandonne son rôle soudainement, sans prévenir. C'est ce qui est arrivé à la comédienne Florence Cabaret : alors qu'elle interprétait Marie Tudor, elle a disparu, investie d'une mission, en proie à un épisode maniaque. Si aujourd'hui, à Avignon, Florence Cabaret connaît à nouveau le bonheur de jouer, c'est parce qu'à la demande de la metteure en scène Catherine Schaub, Denis Lachaud a écrit un texte qu'elle interprète et qui retrace son parcours de comédienne souffrant de trouble bipolaire.

La reine de son histoire

Au cœur d'un espace blanc aseptisé, elle offre en partage une bouleversante partition, brillante comédienne dévoilant son vécu douloureux – médicaments inadaptés qui assomment, séjours à l'hôpital où la psychiatrie est le parent pauvre… – mais aussi révélant les diverses facettes d'un trouble méconnu, dans ce fascinant temps suspendu qui définit l'art de l'acteur, lorsque je est un autre, sauf qu'ici le personnage créé, c'est elle-même, par les mots d'un autre. « Quand vous souffrez d'un trouble bipolaire, être un double de soi-même sur la scène du théâtre, c'est assez vertigineux. » confie-t-elle. Elle fut une Reine, Marie Tudor, personnage qui l'absorba au point qu'elle s'absenta à elle-même. Sur la petite scène de l'Artéphile, elle est la Reine de son histoire. Elle y fait la preuve de son talent, de son courage et de sa si belle joie de jouer.

terrafemina

DÉRAISONNABLE | CRITIQUE | JUIN 2023 | Clément ARBRUN

© Les Productions du Sillon

FESTIVAL OFF D'AVIGNON 2023 : 8 SPECTACLES QUI CAPTENT ADMIRABLEMENT BIEN NOTRE SOCIÉTÉ

Avignon Off 2023 : 8 spectacles qui saisissent admirablement notre société - Avignon Off
Du côté «Off» du Festival d'Avignon, on s'épanchera volontiers sur les pièces les plus implacables, acerbes et lucides : celles qui parviennent à capter notre société avec une rare minutie. Entre crise, réseaux sociaux et santé mentale.

La preuve en huit spectacles à ne surtout pas manquer.

«Déraisonnable»
Saisir le temps d'une pièce la complexité du trouble bipolaire, c'est là l'ambition loin d'être évidente du metteur en scène Denis Lachaud. Un pari réussi puisque cette création a déjà été saluée pour sa sensibilité et son intelligence. Autre exploit, de comédie cette fois-ci : c'est Florence Cabaret (diagnostiquée bipolaire à l'âge de 39 ans) qui à elle seule porte sur ses épaules ce récit introspectif aux vertigineuses dérivations mentales.

«Déraisonnable» de Denis Lachaud. Du 7 au 26 juillet à Artéphile à 13h45 - Relâche les 13 et 20 juillet.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

MAÎTRES ANCIENS | AVIGNON / 2023 - CRITIQUE | JUIN 2023 - N° 312 | Par Catherine Robert

« MAÎTRES ANCIENS » : GEROLD SCHUMANN ADAPTE ET MET EN SCÈNE LA LOGORRHÉE MISANTHROPE ET SAVOUREUSEMENT DRÔLE DE THOMAS BERNHARD AVEC LE COMÉDIEN FRANÇOIS CLAVIER

Gerold Schumann adapte et met en scène la logorrhée misanthrope et savoureusement drôle de Thomas Bernhard, servie par François Clavier, qui prête son souffle subtil et puissant à l'iconoclaste Reger.

Pour incarner les personnages de Thomas Bernhard, il faut, selon le mot de Valère Novarina, des acteurs « pneumatiques », dont le coffre permet que résonnent l'ire et l'ironie de ce « détestateur » sagace. François Clavier est de ceux-là. Il se glisse à merveille dans la peau de Reger, le grand musicologue qui sert de double à Thomas Bernhard pour pourfendre toutes les hypocrisies, les veuleries, les accommodements putassiers et les lâchetés de ses semblables. Depuis trente-six ans, Reger s'assied, un matin sur deux, sur la banquette de la salle Bordone, au Musée d'art ancien de Vienne, pour y contempler L'Homme à la barbe blanche du Tintoret. Il se rend ensuite à l'hôtel Ambassador, pour y passer l'après-midi. Le dialogue avec le maître vénitien est l'occasion pour Reger de faire le bilan de tout ce qui l'irrite et le scandalise. Tour à tour débonnaire, grinçant, désabusé, hautain, François Clavier fait jouer une large palette d'émotions pour restituer la violence et la densité du propos de Bernhard.

Clairvoyance acérée

Son Reger ne se laisse pas aller sur la pente glissante de l'hystérie : toujours élégant, tenu, il déteste le monde avec la clairvoyance acérée de ceux qui n'ont que faire de la diplomatie des pleutres. Mais un jour, Reger rompt ce rituel, et ce qui n'était jusqu'alors que torrent rocailleux devient maelström tourbillonnant : « l'alliance d'humour et de critique ouvre sur la satire politique, la dérision, et met en œuvre la critique sociale », remarque Gerold Schumann, qui met en scène avec précision sa remarquable adaptation du dernier roman de Thomas Bernhard. Le plateau est quasi nu : Reger est seul sur sa banquette et le mur blanc du fond de scène laisse au spectateur le soin de projeter les images et les œuvres avec lesquelles dialogue l'incendiaire censeur de son siècle. En notre époque, où, comme le remarquait Rousseau regrettant Sparte, la vertu est contrefaite par les imbéciles, la parole libre de Thomas Bernhard vaut comme viatique : François Clavier la porte avec aisance et force, comme un rocher aguerri dans la tempête.

Chantiers de culture

ARTÉPHILE | JUILLET 2023 | Par Yonnel Liégeois

AVIGNON, IN ET OFF

Ainsi en va-t-il d'Avignon où le beau côtoie le laid, l'exigence esthétique le banal divertissement, l'engagement citoyen la platitude consumériste… Des noms de metteurs en scène, des titres d'œuvres peuvent guider le festivalier en perdition sur le pont du In : Pauline Bayle avec Écrire sa vie d'après l'œuvre de Virginia Woolf au Cloître des Carmes, Philippe Quesne avec son Jardin des délices à la Carrière de Boulbon, Julien Gosselin avec Extinction d'après Thomas Bernhard et Arthur Schnitzler en la Cour du lycée Saint-Joseph, Julie Deliquet avec Wefare d'après le film de Frederic Wiseman en la Cour d'honneur du Palais des papes, Tiago Rodrigues avec Dans la mesure de l'impossible à l'Opéra Grand Avignon, Milo Rau avec Antigone in the Amazon à l'Autre scène-Vedène, Mathilde Monnier avec Black Lights inspiré de la série télévisée H24 au Cloître des Carmes… Un choix forcément partiel et partial qui n'oblige en rien, sinon de ne point chuter aveuglément dans la fosse aux artistes !

Et le risque est multiplié par cent et mille face au catalogue pléthorique du Off qui déploie ses festivités du 7 au 29/07. Aussi, vaut-il mieux d'abord s'attarder sur la programmation de quelques lieux emblématiques où prime le choix de l'art avant celui de la recette : Avignon-Reine Blanche, le Théâtre des Halles, la Bourse du travail, la Caserne des Pompiers, La Chapelle du verbe incarné, le Théâtre des Doms, Présence Pasteur, Le chêne noir, Le Théâtre des Carmes, Le chien qui fume, Espace Alya, 11*Avignon, Le petit Louvre, **le théâtre Artéphile**, La Manufacture, La Rotonde, la Scala, les Lila's, Au coin de la lune, les Corps saints, Contre courant, Espace Roseau… Dans ce capharnaüm des planches (1491 spectacles, 1395 compagnies, 141 lieux), tout à la fois charme et déplaisir de l'événement, il est jouissif d'oser aussi le saut dans l'inconnu : en se laissant porter par le bouche à oreille, en se laissant convaincre par le prospectus offert en pleine rue !

MICHEL FLANDRIN

J'AIME | CRITIQUE | JUILLET 2023 | Par Michel Flandrin

© Adrien Berthet

C'est une femme assise qui parle de l'homme avec lequel elle partage sa vie. Elle aime tout chez lui, c'est ce qu'elle nous expose au fil d'une confession, à la fois méthodique et à perdre haleine.
Le silence précédant l'apparition d'une silhouette qui se glisse dans un large fauteuil, suggèrent le cabinet d'un analyste. J'aime sa liberté, sera sa première phrase. Pourtant, au fil du ressassement extatique, s'immisce une sensation d'éblouissement jusqu'à l'aveuglement, d'attachement jusqu'à la dépendance, qui amène à s'interroger : Et si un ogre se dissimulait derrière cet être adulé, jusqu'à l'envoûtement ?
A chacun sa vérité.

Laure Werckmann adapte, met en scène et interprète le roman que lui a confié Nane de Beauregard. Les lumières (ampoules à faible intensité), les matières (poudre de riz) redessinent, éclaboussent cette adoratrice lovée dans l'obscurité. Illumination, transfiguration révèlent une femme aimante, seule dans le noir.
Dans J'aime ça parle dans le fauteuil et ça remue au plus profond sur les sièges, tout au long de cette mise à nue(e) émotionnelle qui vous hisse au plus haut, vous projette vers l'autre, sans vous départir d'une profonde solitude.

Un manifeste d'amour tout simplement.

Du 7 au 26 juillet 19H35, Artéphile Théâtre, (Relâche les jeudis 13 et 20 juillet).

PASSONS À AUTRE CHOSE | JUILLET 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD

« PASSONS À AUTRE CHOSE »
IL EST TOUJOURS TEMPS DE SE LIBÉRER

Imaginons une chose nuisible ; comment passer à autre chose quand la chose est partout ? Dans la Domination masculine (1998), Pierre Bourdieu (1930-2002) se heurtait déjà à cette question à la fois de méthode et d'urgence : comment produire une prise de conscience d'une aliénation sociale qui se présente comme « naturelle » et qui se sert de ses effets de formatage pour justifier la pseudo naturalité de ses causes ? La critique sociologique ou le militantisme peuvent être des moyens de conscientisation ou de dépassement mais il est clair que cela réclame de la pédagogie et de la durée. En revanche, le théâtre a mille ressources permettant à une autrice et metteuse en scène engagée comme Bernadette Gruson et à un comédien performeur audacieux comme Jérémy Dubois Malkhior de provoquer cette prise de conscience en une heure de temps. Ça bouscule et fait grincer les rouages de la norme mais ça produit des effets critiques et jouissifs assez remarquables !

Tout commence par un blind test de chansons. L'animateur-comédien est d'une efficacité redoutable pour faire jouer le public et se jouer de lui (avec sa complicité). Travail de décapage auquel nous ne pouvons que souscrire, piégés par notre désir de jouer et nos conditionnements culturels. Jeu qui met à nu les jeux de rôle sociaux que la norme hétéro-viriliste distille et impose à tous, cisgenres, non binaires et autres… C'est fou comment nombre de chansons parmi lesquelles des tubes célébrissimes charrient une idéologie sexiste nauséeuse ! C'est que la variété musicale n'échappe pas à l'invariant civilisationnel de la domination masculine qui remonterait au néolithique. Pire, elle surfe dessus et fait du fric sur le dos du « sexe faible » et la bite du « sexe fort » (imaginaire d'un phallus dressé et indomptable !) Le moment où se sédentarise l'humain est aussi celui où se sédimente l'ordre patriarcal. Sur la scène, l'ironie saute de cliché en cliché telle une abeille butinant les fleurs de la désaliénation. Puis, le personnage d'animateur évolue, lui-même atteint par les effets libérateurs et désinhibants de sa critique. Le carcan de la norme de genre, la tyrannie de la domination machiste s'effritent et laissent s'exprimer aussi bien une féminité refoulée qu'un dépassement de la binarité dans la fantaisie.

Tout fonctionne à merveille dans Passons à autre chose. Bernadette Gruson qui travaille auprès de professeurs en formation sur la reproduction des normes de genres au quotidien, aidée de Thomas Batailh à la mise en scène, d'Annick Lefebvre à la dramaturgie et de Cyril Viallon à la chorégraphie, nous propose un spectacle relevé, ludique et divertissant tout en faisant œuvre politique de conscientisation. Bien sûr tout repose sur les épaules… les bras, les cuisses, le ventre, la voix de Jérémy Dubois Malkior mais l'animal de scène s'en sort admirablement !

Le titre de la pièce suggère l'appel à la révolte et au progrès et le final lui fait écho : « Do you want something else ? Yes ! Yes ! » L'utopie nous appelle à un changement nécessaire mais on peut commencer par aller voir et vivre ce théâtre dégenré et dérangeant accueilli par Artephile, cette « Bulle de création contemporaine ».

Ne passez pas à côté de Passons à autre chose !

Libération

J'AIME | JUILLET 2023 • PAR LAURENT GOUMARRE

© Adrien Berthet

FESTIVAL D'AVIGNON : AVEC «J'AIME» DE LAURE WERCKMANN, CE QU'AIMER VEUT DIRE

Pour sa première mise en scène, la comédienne adapte le roman du même nom de Nane Beauregard et déplie l'émancipation d'une femme dans sa parole. Magistral.

Si le festival d'Avignon In déroule ses paroles de femmes, on peut aussi, en attendant le militant Black Lights de Mathilde Monnier, faire un détour par le Off avec une pièce brillante qui travaille la complexité de toute prise de parole et du silence qu'il faut forcer. C'est J'aime joué par Laure Werckmann – comédienne déjà repérée sous la direction d'Eric Ruf ou d'Eric Lacascade – qui signe là sa première mise en scène. Et c'en est une, pas seulement une énième mise en espace qui se révèle n'être le plus souvent qu'une lecture déguisée.

En une heure, la pièce est une leçon de dramaturgie dans l'interprétation – théâtrale comme psychanalytique – du premier roman de Nane Beauregard (2006) enfin réédité chez POL : une seule phase sans ponctuation, déclaration d'amour dans une suite délirante de compléments et de subordonnées : *«J'aime sa liberté que ses yeux se plissent quand il me sourit son recul son assurance ses yeux verts la rondeur absolument parfaite de ses pupilles […] qu'il vienne d'ailleurs qu'il soit d'un autre monde qu'il ne soit pas de ma famille.»*

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

EVEN ELEPHANTS DO IT| CRITIQUE | JUILLET 2023 | Par Marie-Céline NIVIÈRE

© DR

LA BELLE LEÇON D'HUMANITÉ DE CÉCILE WINTER, MÉDECIN DU SIDA.

e spectacle porte ce titre étrange, Even elephants do it — « même les éléphants le font ». Mais que font-ils donc de si particulier, ces pachydermes ? Et bien, ils veillent leurs morts, et savent consoler du deuil. Je vous entends vous écrier : Comme nous ! Mais sommes-nous bien certains, nous, de savoir prendre soin de ceux qui vont mourir ?

Ô Sida, Sid'amour à mort
Even Elephants do it de la Cie Horizontal - Vertical - Création inspirée des témoignages de Cécile Winter.
Mise en scène de Mónica Mojica.

Quel est le rapport avec Cécile Winter ? Son empathie envers tous les malades du Sida. À l'époque où les « sidamnés », pour reprendre le mot de Barbara, mourraient abandonnés de tous, cette médecin au caractère bien trempé et à l'esprit politique aiguisé, a mené un remarquable combat. En tant que femme, il lui en fallait, de la force et du courage, pour se faire entendre. Elle était un médecin au service du « peuple », qui connaissait tout de ses patients et qui se démenait, au-delà de ses fonctions, pour leur bien-être. Elle a eu d'autres chevaux de bataille : la cause des laissés-pour-compte de la société, des travailleurs immigrés, des précaires. En découvrant son parcours, on se dit qu'il est vital que de tels personnages soient panthéonisés par la grâce du théâtre.

Au service de l'histoire
Nous avons découvert le spectacle en mars, à sa sortie de résidence. La peinture était encore fraîche et les encoignures restaient à raboter. Il n'empêche que malgré de petites failles, la quintessence était là ! En partant de longs entretiens qu'elle a échangés avec cette femme extraordinaire, Mónica Mojica a tissé un spectacle original et transdisciplinaire, où s'allient projections de vidéo (images d'éléphants d'abord, puis de l'Afrique), voix off (celle de Winter), théâtre radiophonique (jeu au micro, bruitage en direct).

Dans une belle rythmique, jouant avec ces effets scéniques, les comédiens et comédiennes incarnent une quarantaine de personnages, faisant ainsi revivre devant nous le quotidien du personnel hospitalier, des malades, des personnalités de l'époque. Cette partie est passionnante. On y découvre tous ces combats contre la maladie et contre l'ignorance qui furent menés à cette époque. Avec au final, ce terrible constat, que l'Afrique, délaissé par le lobby des laboratoires pharmaceutiques, se meurt.

Le collectif au cœur
On s'approche du théâtre-documentaire. Néanmoins, la poésie dramaturgique qui s'échappe de ce spectacle nous ramène toujours à l'acte théâtral. Mónica Mojica aime le collectif, et pour elle, l'écriture au plateau a toute sa place dans la construction de ses spectacles. À partir des textes qu'elle a coécrits avec Antoine Voituriez, les comédiens et comédiennes se sont emparés des mots et des images. Ensemble, ils font défiler notre histoire, celle de cette fin de XXe siècle et de ce début du XXIe, avec ses échecs, ses abandons, ses incohérences. Ça fait réfléchir, ça fait mal, mais l'humanité peut être sauvée, car des gens comme Cécile Winter existent encore.

MICHEL FLANDRIN

MAÎTRES ANCIENS | CRITIQUE | JUILLET 2023 | Par Michel Flandrin

© Théâtre de la Vallée

Publié en 1985, Maîtres anciens est un roman sans chapitre, ni paragraphe. Le narrateur y relate ses observations et conversations avec un certain Reger. Tous les deux jours, ce dernier, par ailleurs critique musical au Times, se rend au Musée d'art ancien de Vienne, plus précisément dans la salle Bordone, où il s'assied face à L'Homme à la barbe blanche de Tintoret.

Les dialogues avec Reger se résument à des soliloques, au cours desquels l'érudit agonise tout ce effleure son regard et affleure sa pensée. Touristes, musiciens l'Autriche, les autrichiens, les toilettes autrichiennes, les philosophes (Martin Heidegger est habillé pour l'hiver), sont, tour à tour, objet d'un pilonnage intensif.

Orfèvre de la scansion et du ressassement, Thomas Bernardt (1931-1989), déroule un précipité d'aversions, à la fois méthodique, intense, brillant par dessus tout. Car chez l'écrivain qui, dans ses discours de remerciements, n'avait de cesse d'insulter ceux qui l'avait récompensé, la détestation s'assimile à un art de vivre.

Enveloppé d'une musique discrète et classique, tel un Impérator à la voix de stentor mais aux chevilles d'argile, François Clavier donne corps à cet atrabilaire qui s'est faufilé dans l'art pour échapper à la vie. Et c'est encore pour éluder la solitude, le désespoir, que Reger déverse des stigmatisations aussi virulentes que spirituelles. L'acteur module les pics et les pauses, il donne à deviner, l'adoration, les passions, les failles, la détresse, tapies derrière la haine du kitch et les accès d'exécration.

Dommage que l'adaptation taille dans certaines tirades, notamment le portrait d'Heidegger dont l'acrimonie n'a d'égale que le panache.

Haïr pour ne pas mourir, tel pourrait-être le sous-titre de Maîtres anciens. Précisons toutefois que la représentation à laquelle nous fumes conviés fut exécrable. Ce qui, traduit du Reger, signifie que l'on a passé un bon moment.

Le Canard enchaîné

KARNAVAL | Journal du 05 juillet 2023 | Par J.L.P.

SUR LE PONT D'AVIGNON

AVANT de se perdre, avec délices, dans les1500 pièces du Off, juste un petit rappel de certaines que « Le Canard » a aimées et qu'on pourra voir à Avignon.
[...]

« KarnavalPlongée dans un monde renversé ». Une apparition stupéfiante, de 2 mètres de hauteur ou plus, dont sortent des mots en rafale... Une transe effarante, un lapin blanc, un Africain sans papiers, Marie-Charlotte Biais déborde de partout. A Artéphile, à 20 h 10.
J.-L. P.

La Provence

EVEN ELEPHANTS DO IT | CRITIQUE | JUILLET 2023 | Par Jean-Noël Grando

FESTIVAL OFF : «EVEN ELEPHANTS DO IT» : TOUCHANT ET BEAU

Cette création de Monica Mojica est à voir au théâtre Artéphile jusqu'au 26 juillet

Ce spectacle met à l'honneur Cécile Winter, femme engagée et médecin d'un courage, d'un dévouement et d'une abnégation hors du commun. Elle a voulu et su rester fidèle à ses convictions fortes dans sa pratique professionnelle, se mettre au service de personnes en détresse physique, sociale et morale. Après son internat à l'hôpital Tenon, en tant que chef du service VIH de l'hôpital de Montreuil, elle n'a pas cessé d'aider, d'écouter, de soigner, de réconforter et d'accompagner jusqu'à leur dernier souffle, le jour comme la nuit, ses patients atteints du sida, souvent marginalisés par la maladie, la toxicomanie, la pauvreté ou encore leur statut d'immigrés éloignés de leur famille. Elle allait jusqu'à veiller à ce qu'ils aient une sépulture.

La mise en scène originale et empathique de Monica Mojica est à la hauteur de la magnanimité de Cécile Winter. Elle fait alterner voix off, images et intervention des comédiens. Ceux-ci, au nombre de cinq, restent en permanence à vue et actifs, réalisant par exemple des bruitages en live, comme s'ils ne pouvaient pas se détacher de la fascination qu'ils ressentent, comme si le sujet exceptionnel de la représentation exigeait d'eux une présence et une attention constantes similaires à celles de Cécile Winter auprès de ses patients. La voix off, c'est la voix de Cécile Winter enregistrée de son vivant. Elle raconte son parcours et explique sa vision de son métier. Le plateau est vide alors, parce que son témoignage suffit à le remplir et qu'il évoque à la fois sa mort et le caractère intemporel de son message. D'autre part, des vidéos fascinantes d'éléphants évoluant avec une lenteur gracieuse dans une nature superbe et grandiose défilent : la beauté de ces images, en rappelant celle de la vie, joue un rôle important de contrepoint et la force vitale et agissante de ces pachydermes peut représenter un exemple pour les humains. Enfin, à intervalles assez réguliers, les comédiens apportent leur micro sur le plateau pour venir incarner les personnages de quelques-uns des drames sociaux auxquels Cécile Winter a eu à faire face.

C'est un spectacle très émouvant.

L'INFÂME | JUILLET 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD

« L'INFÂME »
DE L'INFÂME À LA FEMME

Comment échapper à une mère toxique ? Par la fuite ? C'est utile mais pas suffisant car cette toxicité vous suit partout, elle est incorporée, « dans la tête ». Peu importe le jugement négatif de son entourage, Tana a tout quitté, mère, lycée, ville et copines pour se reconstruire ailleurs, autrement. Seule Apolline, sa meilleure pote, fera lien avec son passé. Et elle devra se déplacer, aller vers Tana car ce genre de départ n'a pas de marche arrière. Tout recul sera un faux pas, possiblement fatal. Tana s'inscrit à un C.A.P de couture puis de broderie et là, malgré les conditions de vie au début difficiles, le travail acharné va lui ouvrir la voie d'une émancipation, un peu comme si chaque point de couture appris et maîtrisé – point piqué, point sauté, droit ou de bordure, etc. – décousait les fils serrés du tissu maternel jusqu'à lui permettre de couper un cordon ombilical empoisonné avec ses grands ciseaux de couturière. « Je couds donc je suis » tel serait le cogito libérateur de Tana si on entend bien que cette couture nécessite de découdre ! Coudre est aussi un geste réparateur en chirurgie ! Ici la couture devient mime forcé puis jubilatoire, ballet de mains dessus-dessous. Détisser pour tisser. Détruire pour construire. Dualités dans lesquelles se débat Tana mais dont elle sortira victorieuse et joyeuse par la grande porte de la création : une broderie en lettre d'or « je ne crains plus rien ! »

Ce spectacle mis en scène par Laurent Fréchuret a la simplicité d'un conte et la violence salutaire d'une bataille menée au dedans de soi. Quant au texte de Simon Grangeat, il semble construit selon une esthétique rap : dialogues intérieurs, affrontements de points de vue, lutte de valeurs et solution (ici positive), le tout dans une rythmique soutenue. Sur le plateau nu, un unique meuble, une chaise haute et tournante, Tana sera sur la sellette mais aussi celle qui assène les questions, met en difficulté. La mère absente tente l'omniprésence par une voix off résonnant comme des bruits assourdissants dans la psyché de la fille interprétée par Louise Bénichou. En face, Appoline la copine, jouée par Alizée Durkheim-Marsaudon est le fil ténu mais résistant que Tana veut bien conserver de son passé. Les deux jeunes comédiennes énergiques et justes sont porteuses d'un beau talent. L'effet d'un tel spectacle sur les classes de collégiens et de lycéens devant lesquelles il a été déjà plusieurs fois présenté et même répété, a dû être puissant. Il a sans doute suscité des échanges passionnés et utiles, peut-être des libérations de paroles, voire en actes.

Un tel projet de théâtre puise aux racines de cet art : la représentation de tout ce qui fait nos vies et le tissage de liens, non seulement entre scène et salle mais aussi entre tous les membres du corps social dont le théâtre devrait être une fréquentation permanente comme dans l'Antiquité.

Citons Laurent Fréchuret citant Alain Badiou : « Le théâtre est la recherche d'une esthétique de la fraternité. »
Il faut aller applaudir cette Infâme qui parvient à se faire femme.

La Provence

LA JOIE ! | CRITIQUE | JUILLET 2023 | Par Jean-Noël Grando

© Jeanne Cauchy

FESTIVAL OFF : LA JOIE, UNE BELLE IDÉE!
ON A VU À L'ARTÉPHILE LA PIÈCE DE LOUISE WAILLY, VISIBLE JUSQU'AU 26 JUILLET

Et si nous adhérions au parti de la joie !!!

C'est ce à quoi nous invite ce spectacle, basé sur un postulat bien tentant : faire de toute l'existence un moment de joie, sans jamais se préoccuper de son issue fatale et inéluctable. Dans notre monde actuel, tellement en proie à la violence, au désespoir et à l'anxiété, La Joie ! apporte une bouffée d'oxygène. Avec une poésie simple, quotidienne, le spectacle offre des réponses à nos maux les plus divers. Empreint de la philosophie de Montaigne et de Spinoza, le texte de Louise Wailly nous fait prendre conscience qu'il est possible de vivre mieux, pour peu qu'on s'en donne quelque peu la peine. L'auteur joue habilement avec nos petites dépressions (sans oublier les grandes) et nous incite à la suivre sur les chemins ardus mais délicieux de cette joie communicative.

Sur la scène du théâtre Artéphile, un acteur seul en scène, Quentin Barbosa, devient le messager de cette allégresse à partager. Jamais dans l'assénement mais au contraire avec beaucoup de douceur et de tranquillité, il nous invite à nous joindre à lui et vivre pleinement notre joie. Le comédien fait preuve d'une grande justesse et c'est un des principaux atouts du spectacle. Il n'aurait pas été possible de séduire le public, sans révéler la légèreté, la fantaisie et la poésie du texte et dont nous gratifie Quentin Barbosa. La mise en scène de l'auteur souligne habilement son propos, sans jamais forcer le trait, et provoquant souvent des sourires bienvenus.

La Joie ! est le témoignage d'un amour de la vie, une passion devenue politique qu'il est nécessaire de transmettre aux générations futures.

handicap.fr

DÉRAISONNABLE | JUILLET 2023 • PAR MARIE-CLAIRE BROWN

HANDICAPS DANS LE FESTIVAL OFF D'AVIGNON : 3 COUPS DE CŒUR

Bipolarité, maladies auto-immunes, handicaps invisibles... L'expérience de la maladie ou du handicap, souvent très personnelle, est bien présente sur les planches du festival Off d'Avignon du 7 au 29 juillet 2023. Trois coups de cœur à découvrir !

Déraisonnable
« Tu n'es plus une femme, tu es une malade mentale ». Seule en scène, elle aussi, Florence Cabaret raconte ce moment où sa vie a basculé dans le monde de la psychiatrie. La comédienne interprétait alors Marie Tudor de Victor Hugo au théâtre. Un soir, elle n'est pas venue jouer et a disparu, errant 48 heures dans Paris avant d'être retrouvée. Hospitalisée en psychiatrie, elle sera diagnostiquée bipolaire à 39 ans. Elle évoque son parcours théâtral et psychiatrique, pensant ne plus pouvoir remonter sur les planches. Heureusement pour nous, Catherine Schaub, metteuse en scène, lui a demandé de raconter son histoire à Denis Lachaud, auteur du texte, enrichi notamment par les apports d'une psychiatre. Dans ce formidable spectacle, fort et émouvant, la comédienne lumineuse captive et bouleverse, déployant tout son talent. Elle sensibilise ainsi à la maladie psychique et interroge sur le théâtre et « la frontière entre le je et le jeu. »
Théâtre Artéphile du 7 au 26 juillet à 13h45, relâche les 13 et 20, durée 1h10. Accessible aux personnes déficientes visuelles.

LE DAUPHINÉ libéré

J'AIME | JUILLET 2023 • PAR GENEVIÈVE ALLÈNE-DEWULF

FESTIVAL OFF D'AVIGNON «J'AIME» AU THÉÂTRE ARTHÉPHILE

J'aime… C'est tout simple. Toute la pièce est construite sur des compléments divers dans le déroulement d'une phrase unique : «elle» énumère ce qu'elle aime en «lui». J'aime, c'est le premier roman de Nane Beauregard, et la première mise en scène de Laure Werckermann - actrice qui a fait ses débuts au Théâtre du peuple à Bussang -, à la demande de l'auteure.

D'abord assise parmi les spectateurs, la comédienne/metteure en scène prend ensuite lentement possession de l'espace scénique, juste occupé par un fauteuil en cuir et les lumières diffusées par des lampes soufflées de Murano. Alors s'égrène, comme dans un sablier, une myriade de petits instants insignifiants, dont la succession, parfois le jaillissement, constituent la consistance - à défaut de cohérence - d'un chemin de vie, dans la prétendue linéarité d'une vie de couple. L'amour est éparpillé dans le quotidien, écartelé entre la banalité des gestes, et l'abandon exalté de l'amour. Sous son apparente réserve, la femme vibre de l'intensité incandescente de ses mots qui se bousculent ou s'étirent, de sa voix qui se laisse glisser et submerger parfois sous la musique.

Le temps et l'espace se dessinent au fil des mots, se superposant, se détricotant, dans une prise de conscience qui concerne chacun de nous. Simplicité de l'évidence, pour exprimer le mystère vertigineux du couple.

Théâtre Artéphile, à 19 h 35. Durée : 1 h 05. Création 2023. Jusqu'au 26 juillet. Relâche les 13 et 20 juillet. Résa. au 04.90.03.01.90.

La Provence.

L'INFÂME | JUILLET 2023 • PAR LA PROVENCE A.L.

FESTIVAL OFF : «L'INFÂME», UN SPECTACLE PLEIN D'ÉMOTION ET DE FRAÎCHEUR

Cette pièce est le fruit d'une rencontre entre le metteur en scène Laurent Préchuret et un auteur, Simon Grangeat, désireux tous deux de collaborer pour un public d'adolescents. Le spectacle a été conçu pour leur être proposé dans le cadre d'établissements scolaires.

Tina n'a pas 16 ans lorsqu'elle éprouve le besoin de s'éloigner de sa mère. Elle a le sentiment que celle-ci ne l'aime pas, qu'elle fait seulement semblant de l'aimer, qu'elle voudrait qu'elle soit différente. Son mal-être se traduit par des hallucinations auditives, des angoisses et la conviction que sa vie va être un échec.

La voilà donc en apprentissage dans un atelier de couture, y travaillant des heures supplémentaires pour payer sa formation et son hébergement et subvenir à ses besoins. Sa patronne, humaine et patiente, lui apprend, en les lui montrant, les gestes professionnels d'une couturière et d'une brodeuse. Très progressivement, au fil des mois, grâce à cette femme généreuse et douce, grâce aussi à une amie fidèle, réconfortante et encourageante, Tina va d'abord trouver l'apaisement, puis acquérir la confiance en soi qui lui faisait si cruellement défaut. Cette histoire de reconstruction identitaire et de nouveau départ est d'autant plus touchante et réjouissante qu'elle est servie par deux jeunes comédiennes au talent prometteur et d'un enthousiasme beau à voir.

L'AUTRE SCÈNE (.ORG)

(Théâtre et Psychanalyse depuis 2015)

Ô JANIS ! | 8 JUILLET 2023 • PAR DAVID ROFÉ-SARFATI POUR TOUTELACULTURE.COM

AVIGNON OFF : « Ô JANIS » UNE PIÈCE QUI REND HEUREUX.

Chacun de nous a une Janis Joplin en nous. Entre récit et concert, Hélène Palardy nous partage sa vision de la bio de la légende et plus intime encore, elle nous confie son biais personnel d'identification à la star. Seule, à la guitare, elle déploie une énergie féroce. On applaudit. On est heureux.

On connait Janis Joplin la rebelle et la femme libre qui, à 27 ans, fait une entrée fracassante dans le monde du rock. Et, qui devient à tout jamais une légende. On connait moins sa faille psychique, cette mélancolie qu'elle cherchera à réparer en vain par la drogue, par l'héroïne et l'alcool qui la tueront.

Par le truchement du magnétisme de Héléne Palardy, la femme blessée et la rockeuse mythique se mêlent en un personnage cosmique qui irradie la scène dans une ode à la liberté.

On quitte avec la même affliction et Janis Joplin et Héléne Palardy.
Ô Janis à l'Artéphile
Crédit photo Jean-Marc Guelat

La Provence.

MOUCHE | 10 JUILLET 2023 • PAR LA PROVENCE J.C

Crédit photo Anne CABARBAYE

FESTIVAL OFF : ELSA HELLY FAIT «MOUCHE»

On a vu au théâtre Artéphile la création des OFFicieuses Booster, à voir le 13 juillet à 18h

Dire la poésie et la difficulté de ces vies touchantes et invisibles. C'est au contact de ses patients que l'avignonnaise Elsa Helly, alors aide soignante à domicile, écrit le texte Mouche. Au travers d'une galerie de personnages drôles ou émouvants, l'auteure interprète son texte sur scène en offrant un regard tendre et incisif sur les liens noués au fil de ses visites, des liens aussi légers que profonds dont elle ne sortira pas tout à fait indemne. La mise en scène de ce spectacle tout en délicatesse, créé en février dernier dans le cadre du Fest'Hiver, est signée Raphaël France-Kullmann.

Cette représentation unique est proposée par OFFicieuses Booster, une initiative destinée à donner un coup de pousse à des créations.

«Mouche», Artéphile
18h, jeudi 13 juillet
7, rue du Bourg Neuf
Réservations : 04 90 03 01 90 - https://artephile.com

les trois coups

J'AIME | JUILLET 2023 • PAR LÉNA MARTINELLI

© Adrien Berthet

«J'AIME», LAURE WERCKMAN, L'ARTÉPHILE, FESTIVAL OFF AVIGNON 2023

Pour sa première mise en scène, Laure Werckmann a adapté le roman « J'aime », que lui a confié son autrice Nane Beauregard. Une évocation puissante et délicate du sentiment amoureux. Premier coup de cœur dans le Off pour ce seule en scène interprété de façon magistrale !

« Une femme aime un homme. Elle aime tout ce qui fait que cet homme est précisément cet homme-là. Ses manières de parler, de bouger, de marcher, de ne rien faire ou de faire, de penser, ses goûts et ses dégoûts, ses choix et ses rejets ». Dans une longue énumération, cette femme détaille le quotidien avec son mari. On songe à Pérec, sauf qu'il est question ici de sentiments. Alors les mots se bousculent aussi.

Ausculter avec une telle précision les faits et gestes de l'autre peut dérouter. Pourtant, cela traduit la beauté de la vie, dans sa simplicité. La routine rassure. Toutefois, derrière ce compte rendu presque clinique, la pièce creuse aussi l'intimité d'un amour dans sa complexité. Sinon le chaos.

Pourquoi donc cette femme est-elle là ? Tout d'abord, elle est une parmi tant d'autres. Ensuite, drapée derrière son sourire, elle nous fait face. Ou plutôt se fait face dans toute sa vulnérabilité. Sur scène, le fauteuil, la régisseuse discrète au plateau, l'ambiance de boudoir, évoquent le cabinet d'un psy. Après un préambule long et nécessaire, comme dans une salle d'attente, son introspection peut commencer.

Là où le dire travaille l'être

Dans cet espace chaleureux, propice à laisser la parole se déployer, la présence de l'interprète irradie. De la longue phrase sans ponctuation du roman, Laure Werckmann apporte souffle et chair. Sans complaisance mais avec sensibilité, elle choisit d'abord ses termes. Elle n'étale pas ses maux, dit ce qui échappe au langage, mais chaque mot palpite. Comme une vague puissante, le flux et le reflux du désir l'anime. Dans les plis, la comédienne vibre de tout son être. Avec grâce et sensualité. Chaque geste, chaque regard est étudié pour exprimer l'indicible ou le temps qui passe. De la pudeur à l'exaltation, en passant par la colère, les changements de ton et de rythme sont d'une grande subtilité.

À quoi se raccrocher quand le sol se dérobe ? Guindes, poulies, plancher quadrillé… La sobriété permet de basculer dans l'imaginaire. Cette femme s'est-t-elle fait rouler dans la farine ? Toujours est-il que cette farine, comme le sablier, est une très belle idée de mise en scène pour signifier l'emprise et les années qui passent. Les lumières chaudes et tamisées traduisent les glissements d'espaces, de temps, propres à l'inconscient et à la cure. Entre aveux et fantasmes, une pluie d'étoiles nous emporte loin.

Trop plein et déliés

Nourri de la philosophe Anne Dufourmantelle et d'autres analyses psychanalytiques, Laure Werckmann a su restituer les états d'âme de cette amoureuse, le cheminement de sa quête intérieure, avec ses circonvolutions, malgré les lignes tracées à la craie sur le sol. Entre renoncements et ratés, les respirations sont autant de brèches qui disent beaucoup des mystères de l'amour, de ses fulgurances, ses excès, ses bouleversements.

Surtout, cette traversée sensible dresse moins le portrait de l'autre, que celui d'une femme qui, par cette révélation, apprivoise qui elle est, sa multiplicité et son humanité. Alors, cette femme, une parmi tant d'autres, en ressort plus forte. Amoureuse plus que jamais.

Scène d'attente

Comment prendre la parole et qu'en dire ? C'est le sens de cette pièce qui attend la femme qui osera entrer sur le plateau, prendre place sur l'emblématique fauteuil le Corbusier modèle LC2, disposé de trois quarts pour éviter le rapport frontal à la salle ; on n'est pas dans le face-à-face thérapeutique, il faudra une heure de théâtre pour y arriver, peut-être. On connaît les salles d'attente, Laure Werckmann invente la scène d'attente. Ça prend un certain temps avant qu'elle se lève d'un coup, s'autorise à entrer sur scène comme on entre dans un lieu sans y être invité, avec la timidité sauvage de la transgression. La place est vide ? il faut la prendre, d'autant que cette femme a des choses à dire. Le roman se déployait dans l'énumération, la pièce, elle, déplie l'émancipation d'une femme dans sa parole. Et c'est magistral.

Jouir de parler

Au départ, Laure Werckmann s'adresse aux spectateurs, c'est l'aveu de la déclaration d'amour. Puis la parole se fait plus intérieure, le regard se perd et le corps se libère. La femme s'installe dans son texte comme elle s'installe dans le décor, pose sa veste, défait ses cheveux, prend des pauses de sumo, plus rien ne la retient, au risque de créer lentement un malaise : mais qui est cette femme qui parle seule depuis près d'une heure ? qui jouit en solitaire de sa parole ?

Alors une musique commence à monter, superbe composition d'Olivier Mellano. Pas une petite musique illustrative, non une partition qui prend son temps, s'amplifie et s'installe sur la parole, la rendant inaudible : une femme parle et on ne l'entend pas. Ce ne sera pas la première fois.

J'aime joué et mis en scène par Laure Werckmann, Artéphile, jusqu'au 26 juillet dans le festival Avignon Off et du 9 au 12 janvier 2024 au théâtre de la manufacture à Nancy.

Vaucluse Hebdo

ARTEPHILE | JUILLET 2023 • PAR DOMINIQUE GHIDONI - CVH

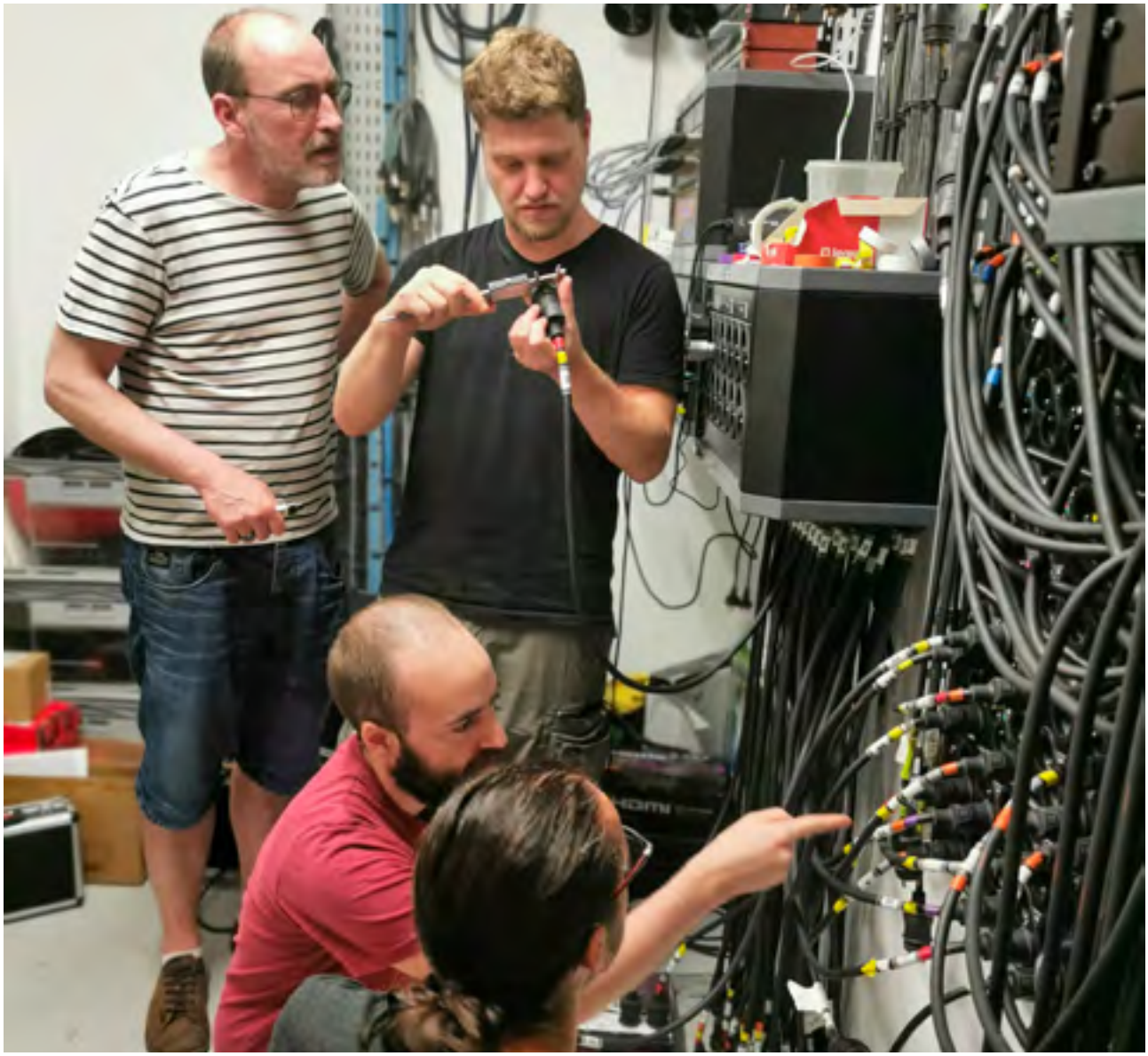
Anne Cabarbaye et Alexandre Mange, fondateurs du théâtre l'Artephile. © D. Ghidoni

ARTÉPHILE : PLUS QU'UN THÉÂTRE, UN LABORATOIRE DE CRÉATION

Alexandre Mange et Anne Cabarbaye sont indissociables du théâtre artéphile, qu'ils ont créé en 2015. Et si les projecteurs s'orientent vers l'Artéphile pour le festival, l'entreprise d'art, d'expression et de recherche artistique vit très fort tout au long de l'année.

« Notre activité est ultra fragile. Mais là, après la Covid, l'inflation sur les prix de l'énergie et les JOP 2024, c'est complexe. Notre objectif est d'être pérenne. » Anne Cabarbaye

Quand bien même L'Artéphile est une scène ouverte toute l'année, le festival reste, cependant, un moment unique. Le seul événement qui permet aux artistes de jouer leur spectacle 18 fois en trois semaines, même si l'activité principale de l'Artéphile, c'est l'accueil de compagnie en résidence. Un choix assumé. Dans un accompagnement idéal, Alexandre et Anne regrettent le manque de modules d'informations dans les écoles de théâtres sur la vie d'intermittent du spectacle ou sur les étapes de création d'une compagnie. *« Avignon est un miroir aux alouettes, il faut s'y préparer, prendre son temps, travailler sur son territoire. L'idéalisation conduit beaucoup trop d'artistes à créer des compagnies pour jouer à Avignon alors que vouloir vendre un spectacle sans chargé de diffusion est très compliqué »,* souligne Anne Cabarbaye.



Alexandre Mange à la régie technique avec Mathieu Rivière, Lucas Mange et Simon Chappelas. © D. Ghidoni

Alexandre gère la direction administrative et a découvert, presque par nécessité, les métiers de la régie technique et la lumière. Anne, après une formation dans la prestigieuse école d'arts appliqués Boule, est entrée à l'opéra Garnier avant d'intégrer le studio de création d'une grande maison de joaillerie. La directrice artistique du théâtre Artéphile a gardé, en complément, une activité professionnelle de création, mais Artéphile est au centre de ses journées. C'est à deux que la programmation du festival se prépare, par la lecture des textes, avant l'étude des dossiers. L'organisation générale et technique revient à Alexandre. Tout doit être prêt pour accueillir les 12 à 14 compagnies programmées.

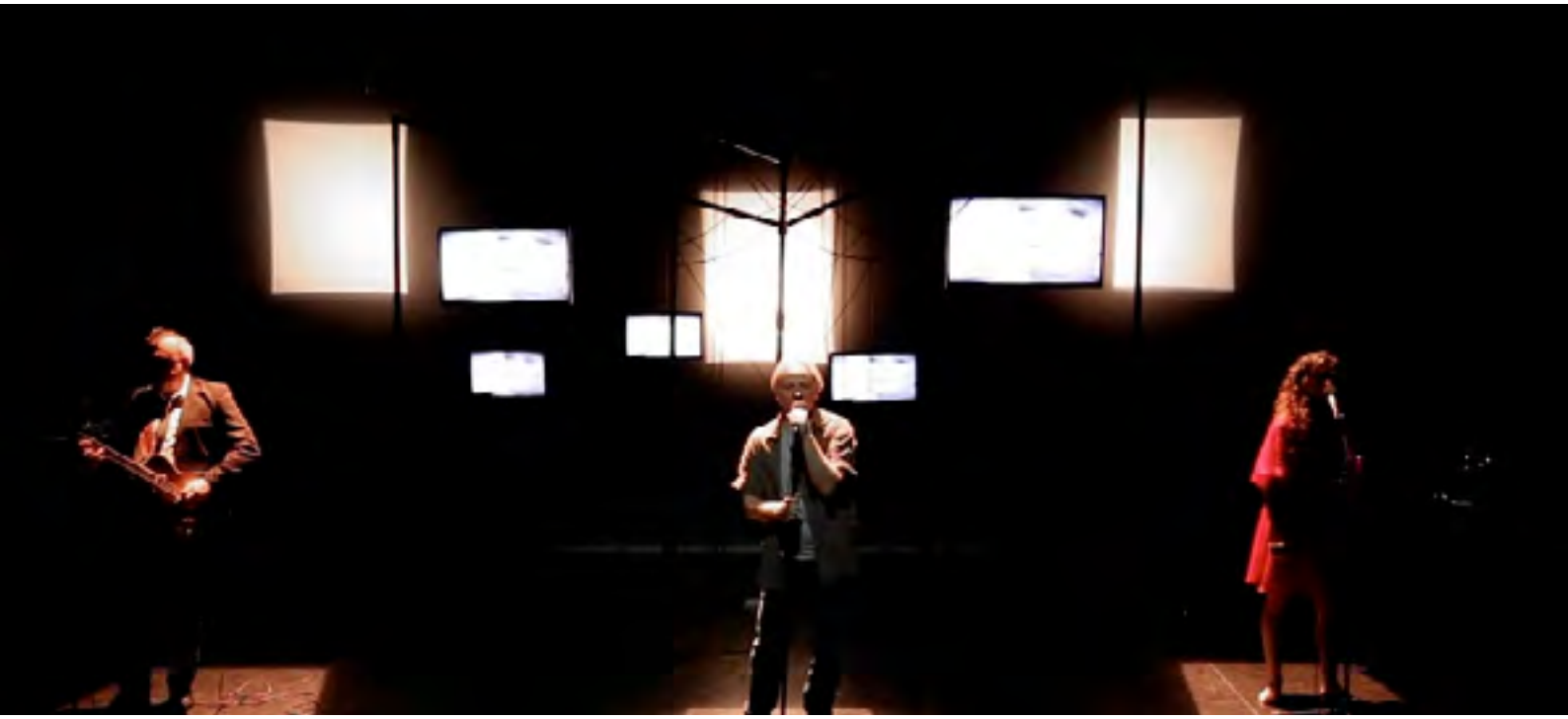
Côté finances

Trouver l'équilibre côté trésorerie, c'est « compliqué. Nous avons fait de lourds investissements pour tout refaire, du sol au plafond. C'est difficile à amortir ». La SARL dont ils sont associés et gérant non-salariés ne les rémunère pas, mais leur permet de payer l'unique salariée à l'année et, durant le festival, une quinzaine de personnes. En pratiquant, comme beaucoup d'autres lieux, un forfait d'environ 100 € le fauteuil (accueil, billetterie, réservations, publicité, reversement de l'intégralité des recettes…), ils n'espèrent pas gagner beaucoup d'argent, mais plutôt asseoir une notoriété. Les dirigeants veulent marquer l'ADN et le supplément d'âme de l'Artéphile dans le paysage artistique.

Les résidences ne rapportent pas davantage. Pour un jour de location de plateau, la facture est de 40 € HT et complété par la technique, il en coûte 70 €, (hébergement compris, quel que soit le nombre de personnes). *« Notre activité est ultra fragile. Mais là, après la Covid, l'inflation sur les prix de l'énergie et les JOP 2024, c'est complexe. Notre objectif est d'être pérenne »,* assure Anne.

Le message est clair, on ne s'enrichit pas avec un théâtre à Avignon, sauf si on transforme un garage et qu'on le loue très cher sans aucun service, *« cela nous fait bondir et surtout distille un climat de défiance de la part des compagnies ».*

DÉRIVES - 1 - ZONES D'OMBRES | JUILLET 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD



SOMBRE LUMIÈRE D'UN HUMAIN DÉRIVANT PARMI NOUS

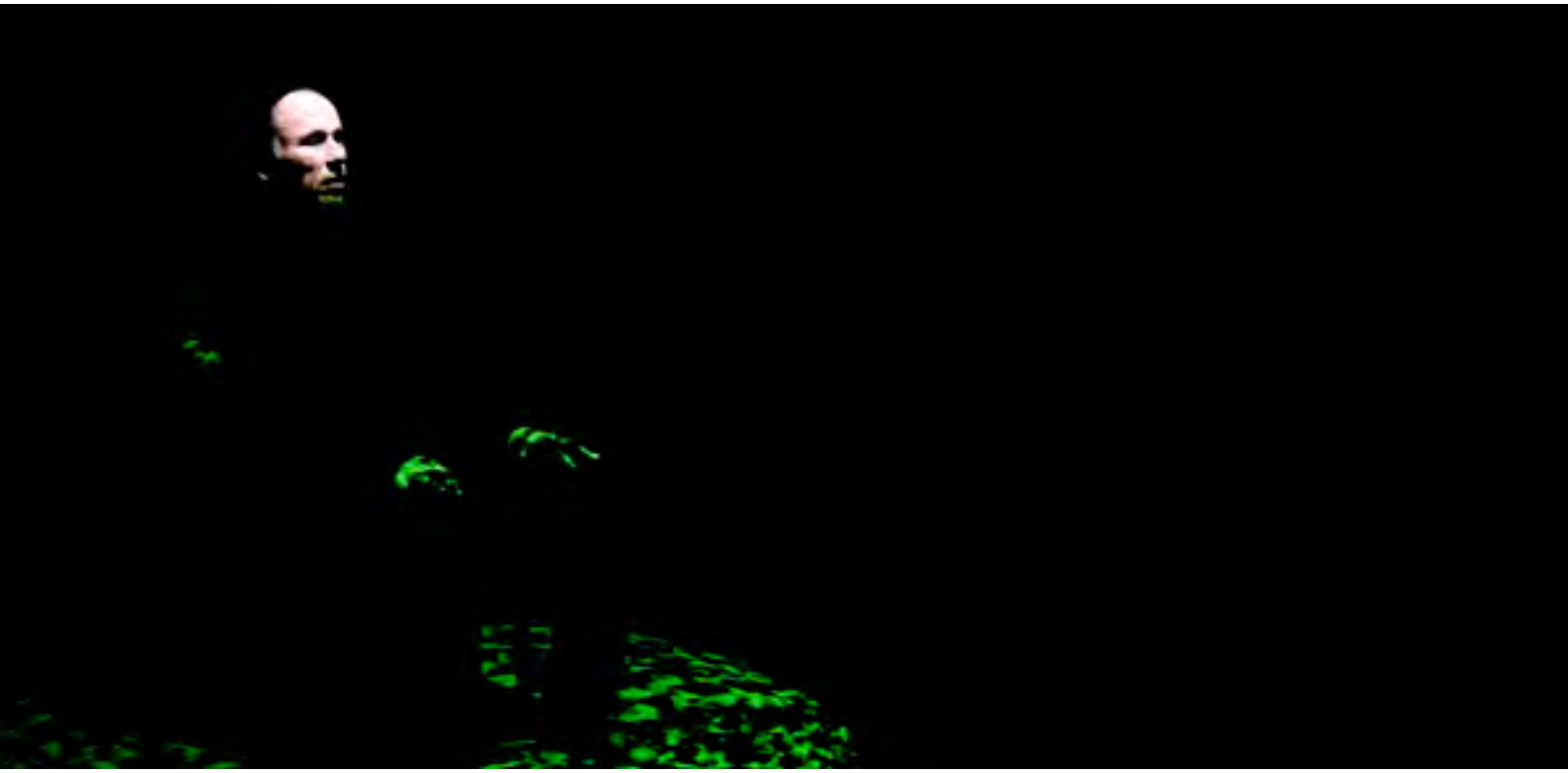
Imaginez un Ulysse vivant en pleine ruralité, terre glaise et famille taiseuse. Ce n'est pas l'appel de l'héroïsme qui le fera partir sur les mers bitumées du pays mais tout simplement l'envie de fuir cet ennui, spleen rural, vie de cul-terreux dans les cris d'une mère dépassée. Tant pis pour Pénélope qui avait fugacement illuminé la désolation du quotidien mais qui ne sera pas du voyage. Arrivé à MégaVille, Ulysse trouve la guerre sous la forme de la galère. Survivre en ville, dormir, manger, bosser sont des combats sans héros. De galères en traquenards, cet Ulysse sans gloire dérivera sans fin et sans jamais penser à retourner vers sa baraque natale, au village du silence. Odyssée sombre d'une existence emprunte de noirceur.

Tout cela nous plongerait à notre tour dans un sombre ennui si ce n'était le fantastique travail combiné de trois artistes mettant leurs talents respectifs au service d'un genre d'oralité très singulier, le « spoken word ». Bizarre de parler de « mot parlé ». Pléonasme ? Non puisque la plupart des œuvres pour la scène sont écrites et souvent très écrites, dans une langue écrite où même les dialogues sont parfois trop écrits et sans cris. Mais là, c'est autre chose, les mots choisis, dits en même temps que chantés ou slamés par Christophe Tostain sont des gestes percutant les oreilles et les neurones de nos sensibilités, des personnages dont nous suivons les péripéties dans des phrasés qui s'entrechoquent, mots gueulants ou caressants, enroulés en volutes d'une fumée chargée en particules toxiques. La basse électrique et omniprésente d'Alexandre Simoni a aussi son phrasé. Sa partition distille un rock tantôt planant, tantôt strident, le « spoken word » se fait « spoken guitar ». Les images vidéos sur quatre écrans suspendus en fond de plateau, la console lumière et la voix de Lotus Choffel apportent la touche finale à la beauté noire du spectacle que nous propose La Compagnie du Phoenix. Mourir à chaque chose vécue et renaître à la suivante, c'est bien le destin du personnage de ce voyage poétique. Sombre intimité et extérieur nuit d'un poème de l'errance urbaine aux accents parfois politiques.

Un détail : alors que le chanteur au verbe scandé est chaussé, ses complices sur scène sont pieds nus… Le personnage a besoin de chaussures pour parcourir les kilomètres de sa marche erratique, pour avancer sur les chemins caillouteux de « spoken accidenté ». Mais ses musiciens qui rythment ses pas, doivent ressentir les vibrations du sol martelé par le « dériveur » – comme on parle de derviche tourneur, tant le récit nous entraîne dans une transe existentielle et une danse des mots : « à une fenêtre au-dessus de ma tête un être s'apprête à n'être plus. » De multiples aspects du désordre du monde sont évoqués, particulièrement celui de la précarité sociale et du travail ubérisé que subissent « les décapités du capital ».

Quand l'errance prend fin, la voix de Lotus Choffel, chant a cappella d'une lointaine Pénélope, s'achève sur un « je t'aime » sans que l'on puisse savoir s'il suffira à renouer le lien. Mais Dérives est un diptyque dont Zones d'Ombres est la première partie. Chacun peut tout à fait être vu séparément mais si on veut voir les deux, je conseille de commencer par le premier. À voir et à entendre dans tous les cas !

DÉRIVES - 2 - LE MENSONGE DU SINGE | JUILLET 2023 | Par Jean-Pierre HADDAD



UN SONGE GRIMAÇANT

« Je ne veux pas vous compromettre dans une absence d'images. » Cette phrase sibylline ouvre la seconde partie de Dérives dont Christophe Tostain est l'auteur et ici l'unique interprète. Pas d'images de mise en scène, peu de couleurs sur scène, du noir, du gris, du blanc et du pourpre. Une absence d'image signerait-elle l'absence de partage ? Si ce qui hante quelqu'un ne peut s'incarner dans des images, comment autrui pourrait l'imaginer, le comprendre ? De fait, le personnage dans la pénombre est assis sur un fauteuil immobile. Au sol ou dans son dos des projections lumineuses dessinent des carrés ou rectangles qui vont bientôt se défaire, partir en vrille, segments affolés et bande-son synthétique. Le personnage continuera à parler sans aucune perturbation, s'enfonçant toujours plus dans la solitude de son récit de vie… ou de non vie, d'inactions, de ruminations : « Je marche en pensée » et « Je suis hors du temps ». Pourtant on apprend aussi que « Tout ce que je dis se passera »…

Un pavillon dans un lotissement d'une banlieue banale et sans âme. Le narrateur de lui-même vit là au milieu d'un voisinage conforme à ce genre d'urbanisation. Le supermarché pour consommer est à portée de caddie. Plus il raconte et plus nous aimerions en effet nous passer des images mentales que sa parole suscite en nous tant la cruauté de quelques actions ou réactions est grande, comme le sourire qu'il avoue avoir esquissé, lui qui ne rit jamais lorsqu'un molosse défigure un jeune garçon courant après son ballon dans le parc.

Mais c'est ainsi, l'homme qui rit à contre temps est en rupture d'humanité. La prouesse de l'acteur est grande car dans ce jeu figé et plongé dans une pénombre devenant lugubre, il nous entraîne dans les abysses mentaux de son personnage sans que nous puissions savoir s'il ment, s'il singe la haine du genre humain ou s'il annonce un passage à l'acte, une décompensation criminelle qui liquiderait sa noirceur en tuerie de rue, de supermarché ou de salle de spectacle. L'ambiguïté est maintenue jusqu'au bout y compris quand il se lève et dit aller retrouver des complices. Se lève-t-il vraiment ou en pensée ? Pour sûr, c'est du théâtre mais aussi une expérience mentale, une plongée dans les arcanes d'une psyché malade de ne plus savoir faire lien. Christophe Tostain signe et singe avec détermination et brio un sombre poème de la déliaison humaine.

Le deuxième volet du diptyque Dérives nous mène encore plus loin dans l'exploration du mal être de vivre. Le philosophe Nietzsche opposait au nihilisme le « oui à la vie ». Le premier volet intitulé Zones d'Ombres, présente une tentative d'acquiescer, le second une tentation de détruire. Entre les deux, l'échec n'est peut-être pas celui d'un seul individu. Le non à l'humain et aux valeurs de vie est un mal de l'époque, un mal rampant qu'il faudrait endiguer. Digue éthique et politique…

Un spectacle exigeant dont l'interpellation nous oblige.

La Provence.

MAÎTRES ANCIENS | JUILLET 2023 • PAR LA PROVENCE A.L

FESTIVAL OFF : «MAÎTRES ANCIENS», UN TEXTE VÉHÉMENT ET UNE INTERPRÉTATION ÉBLOUISSANTE

On a vu au théâtre Artéphile la comédie de Thomas Bernhard, visible jusqu'au 26 juillet

Il s'agit de la théâtralisation, en tout points remarquables, de l'avant-dernier et sulfureux roman de Thomas Bernhard, sous-titré comédie. La mise en scène et l'adaptation de Gerold Schumann ont l'art de mettre en valeur un texte particulièrement percutant et d'une densité rare. D'abord en conjuguant blancheur du décor, nudité du plateau et quasi-immobilité de l'acteur principal seul en scène. Ensuite en faisant s'exprimer le personnage de l'ami par le biais d'une voix off. Et l'interprétation de François Clavier, exemplaire, traduit toute la gamme des émotions du protagoniste principal, Ruger, un critique musical dont les articles paraissent dans le Times. Il laisse transparaître derrière son élégance, ses tourments et désordres intérieurs. Il fait résonner avec force la longue diatribe qu'il débite, assis dans une salle du musée d'Art de Vienne où il est venu regarder le portrait de L'homme à la Barbe Blanche du Tintoret comme il le fait depuis des décennies, une matinée entière sur deux.

Ruger ressasse la rancœur, la haine, le dégoût et l'indignation que lui inspirent les odieuses manipulations de l'État, les discours creux et prétentieux des historiens d'art, l'incompétence des professeurs, les insupportables défauts des prétendus chefs d'œuvre picturaux ou musicaux, le triomphe général du mauvais goût, la corruption des politiciens et la bêtise incommensurable de la société autrichienne. Mais ses paroles fielleuses vont de pair avec une profonde ambiguïté et une captivante complexité. D'un côté son extrême lucidité revêt en partie au moins un aspect actuel, et même intemporel qui en fait un déprimant constat. D'un autre côté les outrances de ses prises de position prêtent à sourire. La violence de ses vitupérations témoigne aussi des cuisantes déceptions qu'il ressent du fait justement de sa passion de l'art, de son amour de son pays et de l'épanouissement auquel il aspire pour ses compatriotes. Enfin, quand il nous confie que le banc sur lequel il est assis est celui où il a rencontré pour la première fois sa femme, son unique et grand amour, nous percevons sa grande et pathétique détresse. Nous comprenons que sa solitude et son désespoir aient pu nourrir son pessimisme et sa misanthropie. Et puis la fin du spectacle montre son évolution. Il reconnaît que son veuvage lui a apporté une vraie libération, que quelques lignes de Schopenhauer l'ont aidé à survivre, et qu'après avoir songé au suicide, lui qui a tant vilipendé les hommes descend les rejoindre dans la rue, signe qu'il a besoin de leur société. Quand on songe que Ruger est en grande partie un double de l'auteur, c'est à la fois la sincérité, le désenchantement et l'autodérision qui dominent l'œuvre comme le spectacle.

MAÎTRES ANCIENS | JUILLET 2023

QUE VOIR À AVIGNON, FESTIVAL OFF 2023 ?

Dix pièces à ne pas rater au Festival Off Avignon 2023. Cinq sont clivantes, sachez vous laisser surprendre par le propos, le jeu, la mise en scène. Cinq sont fédératrices, vous les apprécierez forcément. Que voir à Avignon, Festival Off 2023.

Le catalogue du Festival d'Avignon Off 2023 est paru. 484 pages de propositions, sur lesquelles nous en avons vues un certain nombre. Voilà la liste des pièces que nous vous suggérons d'aller voir.
Les pièces clivantes, d'abord. Allez les voir. Laissez-vous surprendre, par le propos, ou par la mise en scène. Vous vous laisserez emporter, ou pas, vous serez sortis des sentiers battus.

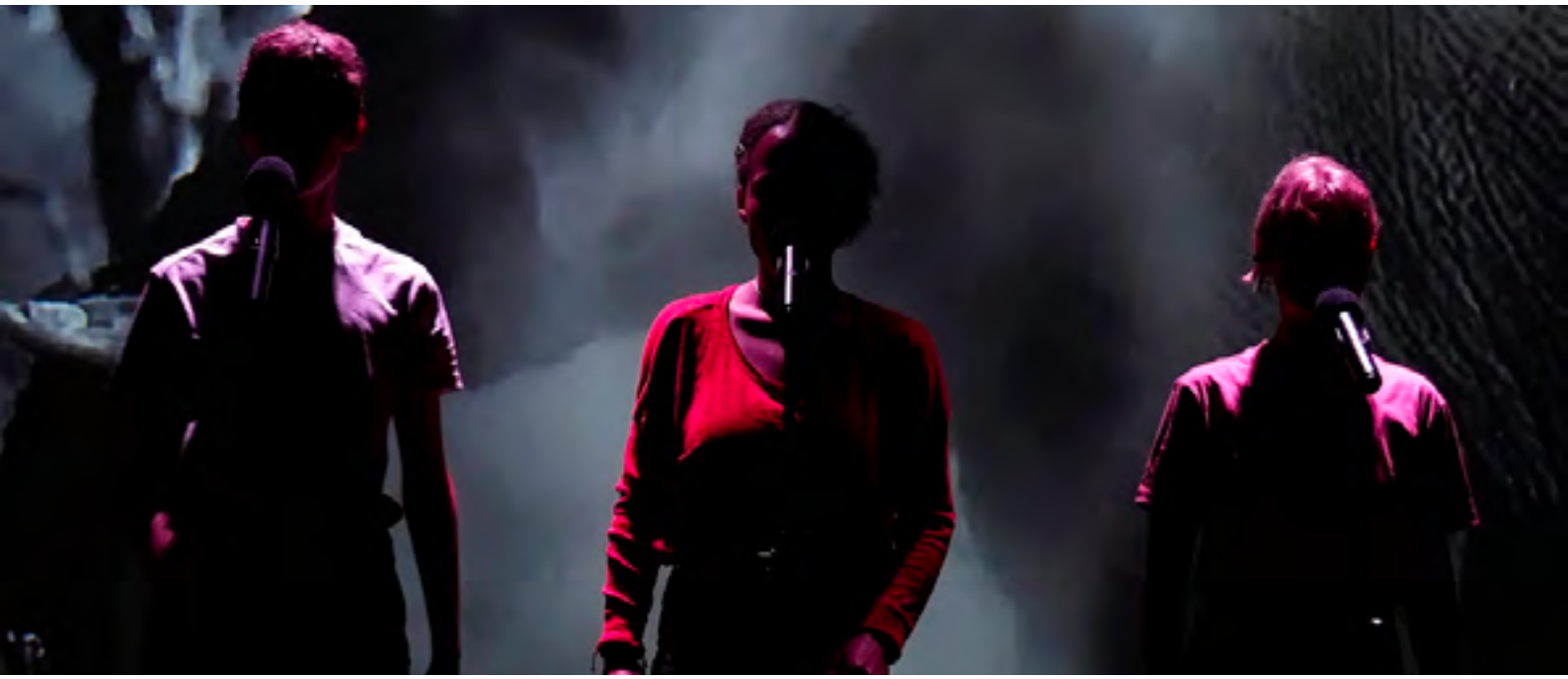
Maîtres Anciens (Artéphile, 18h20)
Un texte de Thomas Bernhard. François Clavier donne corps à Reger, musicologue vitupérant. On ne boude pas son plaisir devant ce grand talent.

Voilà. Ces dix pièces très différentes peuvent faire l'ossature de votre séjour à Avignon. Vous trouverez juste après la liste complète des pièces que nous avons vues, et la page Avignon 2023 sera mise à jour au fil de ce que nous aurons vu durant le Festival.

Bon festival !

les trois coups

EVEN ELEPHANTS DO IT | JUILLET 2023 • PAR LAURA PLAS



© Blandine Armand

BOMBE À RETARDEMENT D'HUMANITÉ

« Even Elephants do it » prend son temps pour nous saisir, puis s'impose dans son impérieuse nécessité. Distribution convaincante, partis pris complexes mais pertinents : cet hommage bouleversant à une médecin extraordinaire dessine un nouveau serment d'Hippocrate : à voir de toute urgence !

Allez voir Even Elephants do it ! Toi que l'on destine à être médecin parce que c'est une place de notable ; toi qui bûches d'arrache-pied pour le devenir un jour faisant des QCM jusqu'à en perdre le sens de ton travail ; toi le médecin qui sillonnes les petites routes de campagne, même si ce n'est pas rentable parce qu'on y a besoin de toi ; toi qui t'es heurté à la violence d'un hôpital et ne veux plus jamais y être confrontés – quoi qu'il t'en coûte – ; tu y retrouveras peut-être un spectateur qui a perdu jadis un proche du sida, un autre qui a mal à l'Afrique et que débecte la gloutonnerie indécente des laboratoires pharmaceutiques. Tu y rencontreras encore des lecteurs de Boulgakov et tout simplement des amateurs de théâtre.

C'est que la pièce ne parle pas vraiment d'éléphants, ni seulement de l'épidémie du sida. Que les spectateurs effrayés se rassurent sur ce point. Elle suit avant tout une femme extraordinaire, un de ces humains vraiment humains qui nous réchauffent au feu de leurs actions. Et dans son sillage, apparaissent des patients et des soignants : peuple divers. Il y a des hommes et femmes de bonne volonté, mais aussi des petits chefs bornés, des collègues trouillards ou simplement épuisés. Il y a des malades, des mourants et des gens qui vont mieux.

Comme une BD et une ardoise magique

Le spectacle parvient à nous les faire tous voir grâce à un travail malin de bruitage et à une direction d'acteurs assez particulière. Pas le temps d'identifier un comédien à un personnage, qu'il nous croque déjà le suivant. Un travail chorégraphique assez stylisé nous permet de passer d'une vignette à l'autre, comme si le mouvement abstrait reproduisait le principe d'une ardoise magique.
Ils sont cinq acteurs seulement à donner ainsi vie à une galerie impressionnante de personnes. La valeur n'attend pas chez ces interprètes le nombre des années : chapeau, vraiment ! Ainsi, deux comédiennes incarnent la médecin Cécile Winter, ce qui peut déconcerter, mais permet de respecter la vraie Cécile. On ne cesse d'entendre sa voix enregistrée, par-delà sa mort.

Le respect, l'amour pour Cécile Winter s'expriment en effet bien avant la dédicace finale. La médecin s'était battue pour un nouveau serment médical, celui qui fait qu'on ne se débarrasse pas d'un mourant aux mains d'un généraliste totalement dépourvu, qu'on prend du temps pour parler du sida à un malade, sans se mêler de la façon dont il l'a attrapé, sans le stigmatiser, en ôtant sa blouse le cas échéant pour tenter de soigner aussi les âmes.

Sur scène, on sent des choix humains : l'éthique y induit l'esthétique. L'abstraction de la vidéo est pudeur, elle impose avec délicatesse une analogie qui deviendra explicite avec le temps et dont la pertinence s'imposera à la fin de la pièce, quand le propos deviendra plus global, plus politique. Avec un peu de patience, tout fait sens.

Les couleurs des sentiments

Entre temps, on est confronté à la mort et à la vie, à la rage de guérir et de lutter pour chaque patient, au dévouement comme à la mesquinerie. On suit des années de lutte contre le sida : depuis les hécatombes désespérantes du début, jusqu'à la trithérapie, en passant par les essais sur l'AZT et la détestable politique portée par les grands laboratoires autour des placebos.

On passe par tout le spectre de ces émotions qui font la beauté du spectacle vivant et qui font de nous des humains : l'empathie, l'indignation, la tristesse et le rire. Car la pièce est pleine d'éclats d'humour, de couleurs, d'accents du monde. L'Afrique s'invite aussi sur le plateau car, sur ce continent, faute de solidarité internationale, des millions d'enfants, de femmes, d'hommes sont morts et meurent toujours du Sida.

Cécile Winter nous narre la magnifique histoire que se racontait son grand-père, Juif d'Ukraine, pour vivre en paix la mort de ses parents pendant la seconde guerre mondiale. Et nous avons tous besoin que les morts soient traités dignement comme les vivants, les malades, les mourants. Une autre épidémie, celle du covid, nous l'a récemment rappelé. Ce besoin d'humanité, ce besoin de consolation trouvent un baume dans le travail de la Compagnie Horizon Vertical. Un spectacle à l'actualité brûlante qui ne peut laisser indifférent.

EVEN ELEPHANTS DO IT | JUILLET 2023

Even Elephants Do It : Une pièce engagée qui donne voix à l'histoire de Cécile Winter. (Théâtre : Notre troisième journée au Festival Off d'Avignon !)

Even Elephants Do It : Une pièce engagée qui donne voix à l'histoire de Cécile Winter

Pour cette troisième journée dédiée au théâtre au Festival Off d'Avignon, j'ai encore vécue toute une série d'expériences théâtrales. Il y a là Even Elephants Do It, Les gens heureux ne tombent pas amoureux et Le Malade Imaginaire revisité : Un cirque des émotions humaines. Encore une journée riche en mots et émotions diverses, qu'il est temps de partager avec vous.

Découvrez "Even Elephants Do It", une création théâtrale inspirée par les entretiens avec Cécile Winter, une femme médecin engagée qui a marqué son époque. À travers un dispositif mêlant projections vidéo d'éléphants pleurant leurs compagnons décédés et l'interview de Cécile Winter, cette pièce offre un parcours captivant retraçant son engagement dans la prise en charge du VIH/sida.

Un témoignage d'une époque marquée par l'indifférence sectaire
Cécile Winter raconte les débuts de la prise en charge des patients atteints du sida dans un contexte d'indifférence sectaire. À une époque où la maladie touchait principalement les homosexuels, les toxicomanes et les marginaux, elle évoque les avancées en matière de traitements et de prévention, ainsi que la marginalisation des personnes contaminées, notamment les étrangers sans papiers et sans couverture médicale.

La réalité des soignants et l'avidité de l'industrie pharmaceutique
La pièce met également en lumière les réactions héroïques des soignants, mais aussi les moments de bêtise et de préjugés. Elle explore l'épuisement psychique face aux décès et aux renoncements, tout en dénonçant l'avidité de l'industrie pharmaceutique, dont les pratiques commerciales ont alimenté les contaminations.

Une opportunité de discussion et de réflexion
Si vous avez vécu cette période d'angoisse liée à la pandémie et aux disparitions de proches, profitez de cette pièce pour échanger avec vos enfants, voire vos petits-enfants. C'est également une occasion d'aborder l'acceptation de l'orientation sexuelle, un sujet qui a été au cœur de cette période troublée.

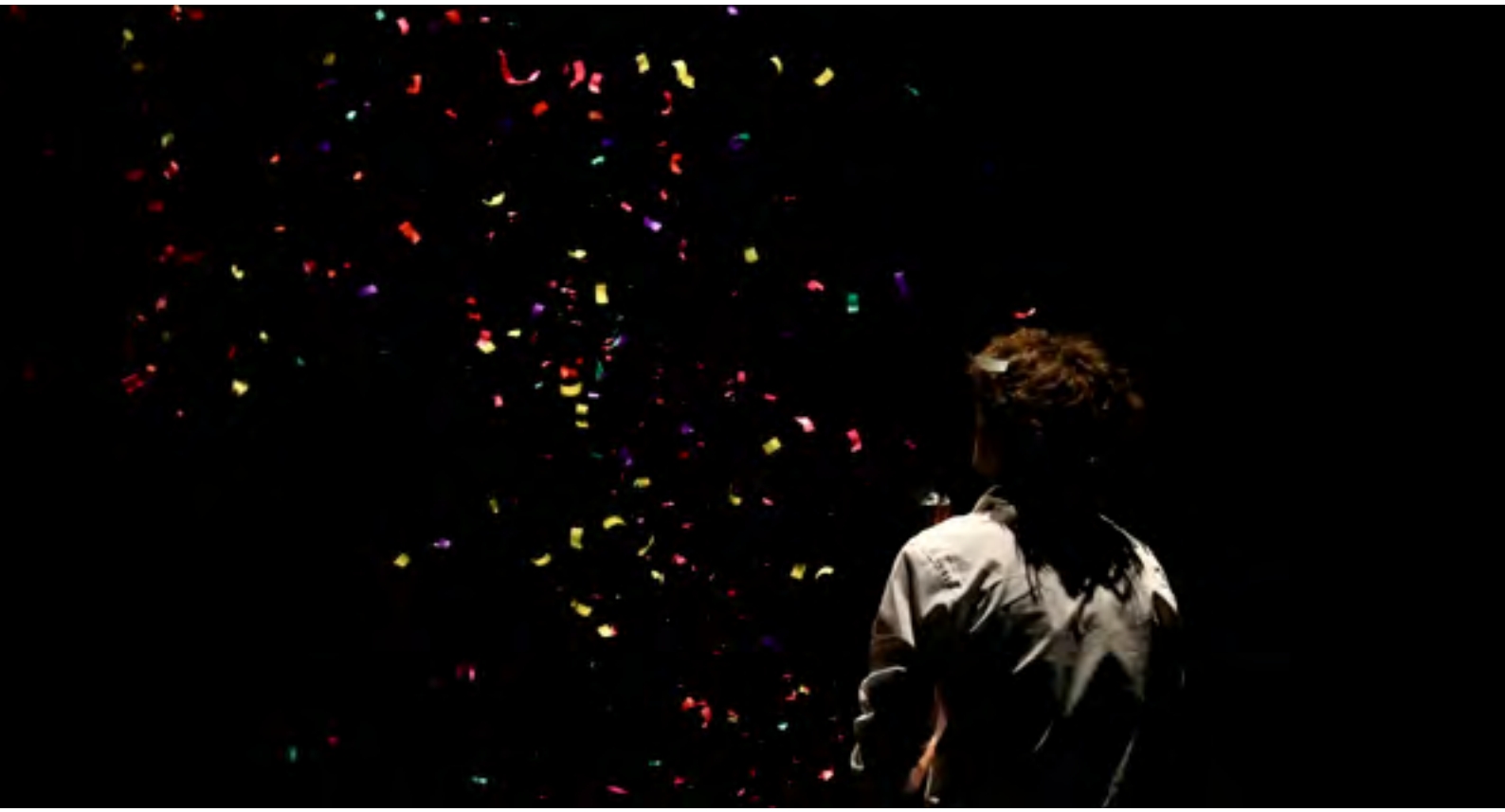
Une invitation à garder espoir en l'humanité
Même si le film Philadelphia a connu un immense succès, je vous invite à découvrir Even Elephants Do It avec vos amis. Cette pièce vous fera réaliser que malgré nos lacunes contemporaines, nous progressons. Elle offre un message d'espoir en l'humanité.

Une production parfaitement adaptée comme support éducatif
En exposant les coulisses de sa création avec talent, cette production est parfaitement adaptée à une programmation dans les établissements scolaires et universitaires, ainsi que dans tout autre lieu où la pédagogie et le théâtre se rencontrent. De plus, le témoignage de Cécile Winter en fait un contenu idéal pour un format podcast.

En conclusion, ne manquez pas cette pièce qui donne voix à une histoire essentielle, portée par la force du théâtre et l'engagement d'une femme exceptionnelle. Even Elephants Do It vous offre une expérience théâtrale unique, mettant en lumière des enjeux importants de notre société et vous invitant à la réflexion. Une opportunité à ne pas manquer lors de votre visite au Off à Avignon.

LE DAUPHINÉ libéré

LA JOIE ! | JUILLET 2023 • PAR EMMANUELLE MOUILLON



Quentin Barbosa se livre à un monologue philosophico-burlesque original et percutant sur le thème de la joie et de la dépression.

FESTIVAL D'AVIGNON : NOUS AVONS VU...LA JOIE

Une scène en devenir avec pour seul décor un escabeau, chemin de tous les possibles… Dans un monde qui semble facilement sombrer dans la morosité, la Compagnie Protéo bouscule avec amour le spectateur en lui offrant une dernière création sur le thème de la joie. Un seul en scène profond et dynamique qui met du baume au cœur et donne à réfléchir quant à la puissance de la joie et à la façon d'y accéder. Porté avec brillance par la finesse d'interprétation de Quentin Barbosa, le personnage se livre à des confidences sur le Cafard, s'en amuse, avant de proposer à chacun de militer pour le parti de la joie et de laisser de côté toute forme de mécontentement. Guidé par les pensées de Montaigne et de Spinoza, le personnage communique avec humour, tendresse et philosophie la recette de la joie et invite le public à la transmettre à la jeune génération. Écrite et mise en scène par Louise Wailly la pièce offre avec poésie et humour une belle leçon de vie.

La joie, Théâtre Artephile (7 rue Bourgneuf) à 17 h 30 jusqu'au mercredi 26 juillet (relâche les jeudis 13 et 20 juillet). Dès 10 ans, durée 1 h 05. Tarifs de 11 à 18 euros. Réservations 04.90.03.01.30.

LE CORYPHÉE

LA JOIE ! | JUILLET 2023 • PAR JULIA BIANCHI.

C'est à Artéphile que Laurent Fréchuret présente, dans le Festival Off d'Avignon, un texte de Simon Grangeat, « L'Infâme », écrit suite à une commande passée par le metteur en scène. « L'infâme » nous parle d'une reconstruction : celle d'une adolescente victime d'une relation toxique avec sa mère.

Tana est une jeune fille qui décide de couper les ponts avec sa mère qui la rend malade. Pour entrer dans la vie active, elle décide de suivre une formation en couture. Elle loge chez son employeuse en échange d'heures supplémentaires dans l'atelier. Elle se plonge alors dans le silence et dans le travail. Son amie Appoline vient souvent lui rendre visite et l'aide avec ses petits moyens à survivre dans cette nouvelle vie d'adolescente précipitée dans une vie d'adulte.

Au fil des mois d'apprentissage, Tana devient de plus en plus experte dans son travail, se passionne pour la broderie. Elle dénoue et noue les fils, tisse au fur et à mesure l'image de sa nouvelle vie. Peu à peu, elle s'émancipe de la figure maternelle, se guérit de la relation toxique qu'elle avait avec sa mère et prend en main son destin.
La mise en s
cène de Laurent Fréchuret repose entièrement sur les deux jeunes comédiennes Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon, toutes deux formidables, entre fragilité et force pour la première et insouciance et culot pour la seconde. Ce parti pris tient plus au fait que ce spectacle est, au départ, destiné à être joué dans des établissements scolaires, des lieux où les conventions théâtrales sont abolies. Cependant, cela fonctionne parfaitement car le spectateur entre dans les mots. Ce sont eux qui font l'univers, qui déterminent les espaces, les laissent s'inventer. La virtuosité des deux comédiennes y est sans doute aussi pour beaucoup : elles incarnent dans leur corps, rendent leurs gestes poétiques (notamment les points de couture), font tomber le quatrième mur en s'adressant directement aux spectateurs. On les suit sans en perdre une miette pendant une heure de spectacle, curieux de connaitre la fin de l'histoire. Un vrai régal.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

EVEN ELEPHANTS DO IT | JUILLET 2023 • PAR EMMANUELLE SAULNIER-CASSIA *ff*

© Antony Rodriguez

EVEN ELEPHANTS DO IT, DE MÓNICA MOJICA ET ANTOINE VOITURIEZ, MIS EN SCÈNE PAR MÓNICA MOJICA, ARTÉPHILE, FESTIVAL D'AVIGNON OFF

Cécile Winter est une héroïne. Une héroïne du quotidien. Engagée pour le bien commun. De celles qui agissent vraiment. Dans la générosité pure et avec conviction.

D'abord ouvrière, elle a repris des études à près de 30 ans, et a choisi Médecine pour se sentir utile (avec une licence de philosophie et de médecine). C'est auprès des malades du sida que sa vocation tardive s'est épanouie, après la réa, au service VIH de l'hôpital de Montreuil pendant 25 ans. Et c'est à son action que Mónica Mojica rend hommage dans ce spectacle original et émouvant, un hommage que l'intéressée n'aura malheureusement pas pu voir dans sa forme achevée.

La forme hybride fait une grande partie de son intérêt. De long extraits de son témoignage passent en voix off sur fond de vidéos en noir et blanc (des éléphants d'abord, des populations africaines ensuite pour saluer allégoriquement la mémoire des millions de morts sur ce continent où les traitements sont arrivés beaucoup plus tard qu'en Europe), entrecoupés de scènes sur le plateau exécutées avec des micros à pieds par 5 comédiens jouant des situations du quotidien vécues par des malades du sida et des soignants avec délicatesse parfois, perspicacité, humour aussi, certains d'entre eux exécutant également en même temps des bruitages à vue sur le plateau à cour (pas dans l'escalier, sons de café-restaurant, nettoyage d'un bras avant la perfusion…).

Si on a une petite réserve pour la première partie du dispositif (les vidéos et les extraits de l'entretien sont parfois un peu longs car comportent des redondances, qu'il serait utile de couper, réduction qui ne nuirait pas au propos bien au contraire), la seconde est extrêmement bien menée. Il faut saluer le talent des comédiens (sans exception) dans la dizaine de rôles qu'ils accomplissent chacun, ils savent créer de l'empathie sans misérabilisme, ils suscitent chez le spectateur, sans bouger devant leur micro, une imagination instantanée. La mise en scène est millimétrée et d'une grande efficacité (à l'exception de la réserve précitée).

L'explication du titre qui peut surprendre est trouvée au bout d'une demi-heure du spectacle, quand Cécile Winter s'émeut du sort du corps d'un malade une fois décédé, qui n'avait jamais été visité pendant tout son séjour à l'hôpital. Elle est incrédule devant l'absence de sépulture et d'accompagnement du défunt s'écriant : « Même les éléphants le font ! ». En revanche, l'on n'a pas saisi pourquoi cette originale comparaison a été traduite en anglais.

Sur le fond, le traitement de l'époque, de l'évolution des traitements et surtout de la question du rapport du corps des soignants aux patients est remarquable et sans caricature.

« J'ai sérieusement envisagé d'arrêter la médecine » a avoué Cécile Winter lorsqu'elle s'est trouvée accusée par l'une de ses consœurs d'acharnement thérapeutique, alors qu'elle avait au contraire par sa simple attention aux faits permis de sauver un patient. Son écoute bienveillante et dévouée lui a également été reprochée, quand elle allait visiter parfois les patients chez eux pour les suivre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à leur mort, ou quand elle résistait à des pratiques stériles, telle que celle d'interroger les malades sur le type de groupe à risque auquel ils appartenaient, alors que la connaissance du mode de contamination ne permettait en rien d'améliorer la prise en charge, ni le choix de la thérapie. Ce respect du droit à la vie privée et de la dignité des personnes ne sont pas explicitement mentionnés, mais bel et bien au cœur de sa carrière et de sa pratique pragmatique. Son intérêt pour le continent africain est allé au-delà de l'adoption du fils de l'une de ses patientes, par un dévouement et une tentative d'alerter sur l'urgence, qui fut inaudible pour les gouvernements ou laboratoires ayant d'autres intérêts à défendre…

On sort du théâtre Artéphile à la fois ému et plein de gratitude pour la compagnie Horizontal-Vertical avec ce projet théâtral courageux, qui rend un juste hommage à un modèle d'humanité.

JUILLET 2023

Sur la scène du théâtre de La Scala Provence au Festival du Théâtre d'Avignon ©AFP - Nicolas Tucat

SUR LA SCÈNE DE LA 77E ÉDITION DU FESTIVAL D'AVIGNON (1/2)

Les critiques du Masque ont assisté à «L'Opéra de quat'sous» par Thomas Ostermeier, «Welfare» par Julie Deliquet, «Le Jardin des délices» de Philippe Quesne, «Extinction» par Julien Gosselin. Off : «La Couleur des souvenirs» par Fabio Marra, «Pauline & Carton» par Christine Murillo.

Autour de Jérôme Garcin
Fabienne Pascaud (Télérama)
Armelle Héliot (Le Quotidien du médecin)
Jacques Nerson (L'Obs)
Vincent Josse (France Inter)

[...]
Lire ou/et écouter l'intégralité en cliquant **ICI**

Les conseils du public

Le Moby Dick, de Lina Lamara (Les Gémeaux).
Ul, de Taylor Mac (Théâtre du Balcon).
Maîtres anciens - comédie, de Thomas Bernhard (Théâtre Artephile).
La Question, de Henri Alleg (Théâtre des Halles).
Gardiennes, de Fanny Cabon (Les 3 Soleils).

PASSONS À AUTRE CHOSE | JUILLET 2023 • PAR LAURENT SCHTEINER

© Tomas Batailh

FESTIVAL AVIGNON : « PASSONS À AUTRE CHOSE » DE BERNADETTE GRUSON

Artephile met à l'honneur un seul en scène performant signé Bernadette Gruson, Passons à autre chose. Selon l'expression commune, si on ne nait pas homme on le devient mais, à ceci près, que cela ne justifie pas de tomber dans la marmite du patriarcat pour autant. Bernadette Gruson démonte ce système millénaire de privilèges auquel semblent toujours s'accrocher les tenants de la domination masculine.

Tel un trublion sur scène, Jeremy Dubois-Malkhior, anime un jeu musical. Ce jeu innocent en apparence recèle après un décryptage une somme de paroles par essence patriarcales mettant en valeur la domination masculine. Puis, Jeremy oriente sa démonstration sur l'image de la femme au petit écran et au cinéma.

Les publicités des années 70 en attestent. Les spots publicitaires, où l'homme viril est représenté face à la femme godiche, sont légion. L'image de l'homme viril au cinéma se diffuse tout en dégradant celle de la femme. La fameuse plaquette de beurre dans le dernier Tango à Paris de Bertolucci, a humilié et détruit l'existence de Maria Schneider.

Les gestes inconvenants envers les femmes sont devenus la marque de fabrique d'un patriarcat, un peu comme une possession d'un cheptel où il serait normal d'asséner une claque sur la croupe d'un cheval. Mais la conduite qui dicte également cette domination masculine peut se traduire a contrario. C'est ainsi que certains hommes, qui ont refoulé leur essence homosexuelle, choisissent de rejoindre la meute afin de rester à couvert. De facto, ils se joignent à un discours de haine ne comprenant pas qu'il arborent en vérité une haine de soi. De même questionner la virilité revient à jeter l'opprobre sur la virilité elle-même. Impensable !

Mais cette possession qui correspond à la pénétration constitue une injonction patriarcale et sociétale. Pénétré et dominé. Etre un homme se résout donc à bander ! Si tel n'est pas le cas, il y a un risque de perdre le contrôle et de ne plus être en capacité de pénétrer. Et donc a contrario d'être pénétré. Et cette situation est l'ultime forme d'humiliation pour un homme « viril ». Si l'on suit ce précepte « bas de plafond », la vie se résumerait à la pénétration !!!

A travers la performance de Jeremy Dubois-Malkhior, Bernadette Gruson passe au crible avec subtilité ce concept de virilité transmis à l'homme depuis Mathusalem. Ce spectacle éclairé dispose d'une vertu sociologique qui n'épargne pas une forme de militantisme salutaire. Il est vraiment temps de passer à autre chose pour développer une société où l'égalité totale entre les sexes, à tous niveaux, en serait une norme équilibrante.

EVEN ELEPHANTS DO IT | JUILLET 2023

EVEN ELEPHANTS DO IT : UNE PIÈCE ENGAGÉE QUI DONNE VOIX À L'HISTOIRE DE CÉCILE WINTER

Découvrez "Even Elephants Do It", une création théâtrale inspirée par les entretiens avec Cécile Winter, une femme médecin engagée qui a marqué son époque. À travers un dispositif mêlant projections vidéo d'éléphants pleurant leurs compagnons décédés et l'interview de Cécile Winter, cette pièce offre un parcours captivant retraçant son engagement dans la prise en charge du VIH/sida.

Un témoignage d'une époque marquée par l'indifférence sectaire
Cécile Winter raconte les débuts de la prise en charge des patients atteints du sida dans un contexte d'indifférence sectaire. À une époque où la maladie touchait principalement les homosexuels, les toxicomanes et les marginaux, elle évoque les avancées en matière de traitements et de prévention, ainsi que la marginalisation des personnes contaminées, notamment les étrangers sans papiers et sans couverture médicale.

La réalité des soignants et l'avidité de l'industrie pharmaceutique
La pièce met également en lumière les réactions héroïques des soignants, mais aussi les moments de bêtise et de préjugés. Elle explore l'épuisement psychique face aux décès et aux renoncements, tout en dénonçant l'avidité de l'industrie pharmaceutique, dont les pratiques commerciales ont alimenté les contaminations.

Une opportunité de discussion et de réflexion
Si vous avez vécu cette période d'angoisse liée à la pandémie et aux disparitions de proches, profitez de cette pièce pour échanger avec vos enfants, voire vos petits-enfants. C'est également une occasion d'aborder l'acceptation de l'orientation sexuelle, un sujet qui a été au cœur de cette période troublée.

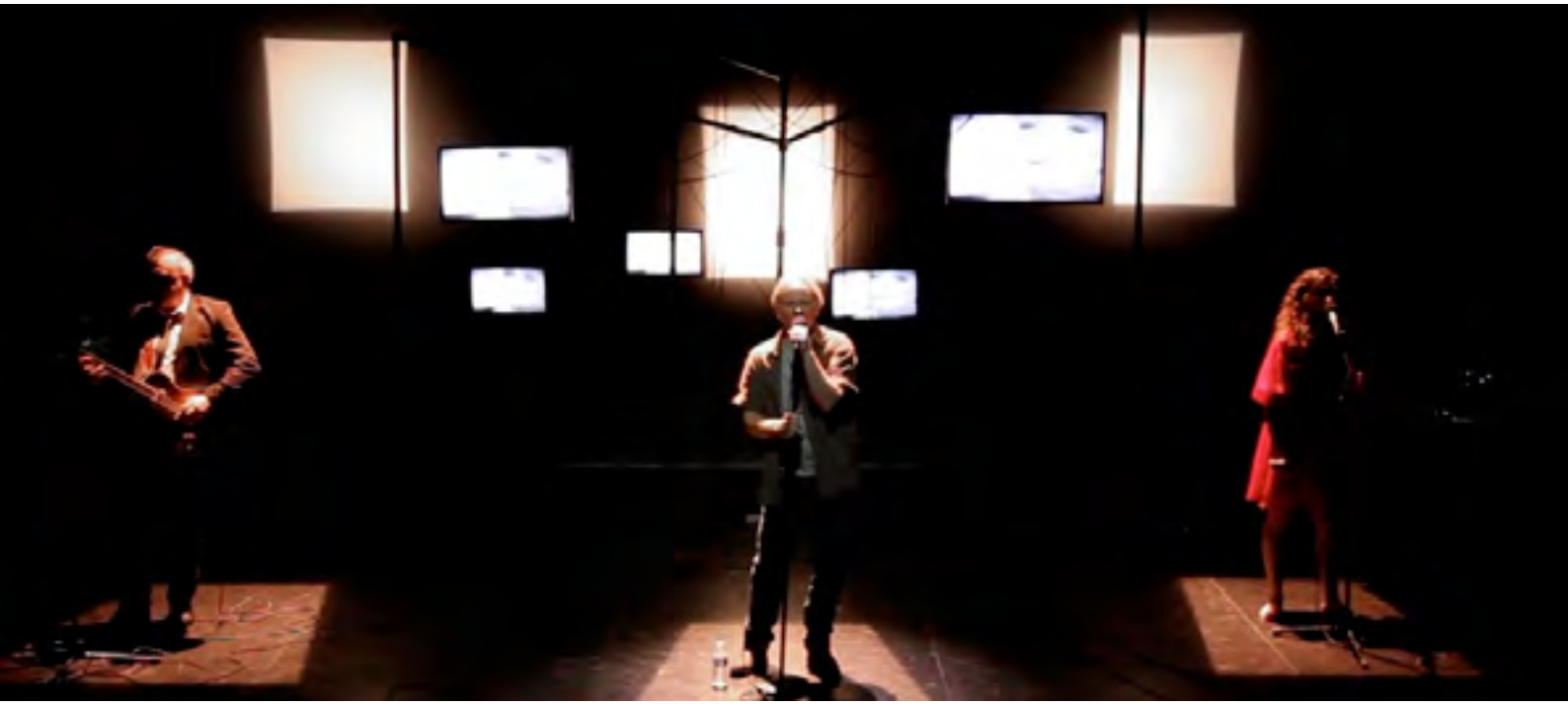
Une invitation à garder espoir en l'humanité
Même si le film Philadelphia a connu un immense succès, je vous invite à découvrir Even Elephants Do It avec vos amis. Cette pièce vous fera réaliser que malgré nos lacunes contemporaines, nous progressons. Elle offre un message d'espoir en l'humanité.

Une production parfaitement adaptée comme support éducatif
En exposant les coulisses de sa création avec talent, cette production est parfaitement adaptée à une programmation dans les établissements scolaires et universitaires, ainsi que dans tout autre lieu où la pédagogie et le théâtre se rencontrent. De plus, le témoignage de Cécile Winter en fait un contenu idéal pour un format podcast.

En conclusion, ne manquez pas cette pièce qui donne voix à une histoire essentielle, portée par la force du théâtre et l'engagement d'une femme exceptionnelle. Even Elephants Do It vous offre une expérience théâtrale unique, mettant en lumière des enjeux importants de notre société et vous invitant à la réflexion. Une opportunité à ne pas manquer lors de votre visite au Off à Avignon.

la terrasse
"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

DYPTIQUE *DÉRIVES* | JUILLET 2023 PAR MANUEL PIOLAT SOLEYMAT



« DÉRIVES 1&2 » : LA POÉSIE DE CHRISTOPHE TOSTAIN INVESTIT LE THÉÂTRE ARTÉPHILE

Auteur, comédien, metteur en scène, directeur de la Compagnie du Phoenix (implantée à Cormelles-le-Royal dans le Calvados), Christophe Tostain présente au Théâtre Artéphile un diptyque poétique et politique. Un projet théâtral inégal qui porte un regard cru sur les instabilités et les précarités engendrées par notre société néolibérale.

La découverte de son écriture, en 2005, à l'occasion de la parution de sa pièce Lamineurs aux Editions Espace 34, fut une belle surprise. Dix-huit ans plus tard, on retrouve la poésie aiguë et tranchante de Christophe Tostain dans le Off d'Avignon, à l'occasion d'un diptyque intitulé Dérives dont les deux spectacles, joués en alternance, se font écho sans être explicitement liés l'un à l'autre. Zones d'ombres, la première partie, a été créée en mars dernier au Théâtre des Miroirs à Cherbourg. Le Mensonge du Singe, la seconde, a vu le jour il y a un peu plus de cinq ans, au Théâtre de l'Archipel – Scène conventionnée de Granville. Ce sont les codirecteurs du théâtre Artéphile, Anne Cabarbaye et Alexandre Mange, qui ont eu l'idée de réunir ces propositions dans un diptyque. Il faut dire que les univers de ces deux textes sont proches. Les représentations auxquelles ils donnent lieu participent à une même critique de notre époque et de la société ultralibérale. Elles nous immergent, de façons distinctes, dans l'existence d'un homme qui fait face, avec difficulté, aux excès et aux violences du monde capitaliste dans lequel nous vivons.

Excès et violences du monde contemporain
Quoique nourries d'imaginaires issus d'un même terreau littéraire, traversées de constats pointant du doigt des dérives semblables, ces deux propositions se révèlent plus ou moins convaincantes. Interprété par Christophe Tostain, par le bassiste Alexandre Simoni et par la chanteuse Lotus Choffel (qui signe scénographie, lumières et vidéos), le formidable Zones d'ombres prend la forme d'un concert poétique à la manière du spoken word. Les mots claquent et les secousses fusent au sein de ce récital théâtral qui entrelace intimement textes, sons, chants, musiques… On suit, jour après jour, l'errance d'un Ulysse contemporain ayant fui les champs mornes d'un milieu agricole pour rejoindre une mégapole inhumaine. Les pérégrinations de cet homme essoufflé, malmené, déconsidéré nous happent. Quant au périple mental auquel nous invite Le Mensonge du Singe, il a plus de mal à faire théâtre. On reste en dehors des digressions introspectives du personnage qui nous fait face, assis dans un fauteuil, immobile durant toute la représentation. La langue affutée de Christophe Tostain (ici seul en scène) est bien là. On retrouve également le regard sans concession que l'auteur porte sur les boursouflures standardisées de notre monde. Mais il manque de la chair, du vertige, à cette parole. La profondeur et la liberté scéniques qui soufflent sur la poésie politique de Zones d'ombres se sont estompées.

Télérama

J'AIME | CRITIQUE | JUILLET 2023 | FABIENNE PASCAUD, EMMANUELLE BOUCHEZ

FESTIVAL OFF AVIGNON 2023 : NOS 21 DERNIERS COUPS DE CŒUR

La 77e édition du Festival d'Avignon entame sa dernière ligne droite, et il n'est pas trop tard pour découvrir nos ultimes recommandations du Off. De Marie Mahé à Mourad Merzouki, laissez-vous guider par notre sélection.

Litanie pour une actrice. Sur l'amour. Inconditionnel même s'il n'est pas aveugle. Et le très progressif travail sur la lumière accompagne les révélations qui éclairent peu à peu toutes les facettes de l'homme aimé. La comédienne Laure Werckmann a choisi d'adapter le récit de l'écrivaine Nane Beauregard, paru chez P.O.L, et s'est elle-même mise en scène dans le subtil espace scénique créé par Angélique Croissant. Un fauteuil de cuir posé sur un plancher qui s'ouvre et se transforme quand la « récitante » progresse dans l'analyse de son ressenti, de ses sentiments. « J'aime sa liberté » inaugure cette rencontre de l'autre dans toute sa différence, zones inexplorées comprises. « IL » appartient à une « autre tribu » qu'elle. L'actrice qui se glisse avec discrétion puis une intense intériorité dans les mots de l'écrivaine le fait apparaître. Puis, transformée à son tour par le récit, elle accomplit une sublime métamorphose. Une traversée de l'amour qui semble avoir le temps pour allié. — E.B..

la terrasse
"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

L'INFÂME |CRITIQUE | JUILLET 2023 PAR CATHERINE ROBERT

« L'INFÂME » DE SIMON GRANGEAT PAR LAURENT FRÉCHURET : UN THÉÂTRE DE PROXIMITÉ

Médée, Folcoche, Madame Fichini : pour tordre le cou au mythe de l'instinct maternel, il suffit de relire la littérature. Simon Grangeat s'inscrit dans cette veine avec un texte puissant, servi par deux jeunes comédiennes solaires, remarquablement mises en scène par Laurent Fréchuret.

« Si le lièvre a 7 peaux, l'homme peut s'en enlever 7 fois 70 sans jamais pouvoir dire "cela est maintenant véritablement toi, ce n'est plus seulement une enveloppe" parce que ton essence véritable n'est pas profondément cachée au fond de toi-même, elle est placée au-dessus de toi, à une hauteur incommensurable, ou du moins au-dessus de ce que tu considères généralement comme ton moi. Tes vrais éducateurs, tes vrais formateurs te révèlent ce qui est la véritable essence, le véritable noyau de ton être. Quelque chose qui est d'un accès difficile, dissimulé et paralysé. Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs. » Contrairement au lièvre écorché d'Ibana, auquel de douces paroles rendent son pelage soyeux, celles de son amie Apolline ne suffisent pas à apaiser Tana. Il faut qu'elle fasse sien l'adage nietzschéen : renoncer au confort, de désaliéner de chaque entrave, escalader en solitaire la pente escarpée de l'émancipation, pour devenir la femme qu'elle a décidé d'être. Libérée de la honte, libérée de l'humiliation, libérée de l'amour fallacieux d'une mère toxique dont le chantage affectif se répand en voix off sur le plateau, elle abandonne l'amertume et le ressentiment et devient femme arrachée à l'infamie, passant de l'enfance muette à l'âge de la parole.

Le fil d'Ariane
La pièce de Simon Grangeat, qui répond à une commande du Théâtre de l'Incendie, a été répétée et créée dans des salles de classes de collèges et de lycées partenaires du Centre culturel de la Ricamarie. Sur scène, le dispositif reprend le principe d'un théâtre de proximité dans lequel Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon excellent. Touchantes et justes en amies complémentaires, elles parviennent à montrer sans l'expliciter combien le véritable amour et la vraie amitié sont d'abord et avant tout souci respectueux de l'autre. Rien n'explique pourquoi la mère de Tana la rend malade : les spectateurs peuvent ainsi insérer leur propre imaginaire dans le récit et comprendre que les liens les plus forts sont ceux que l'on nous invite à tisser sans nous y contraindre, dans un pur engagement sans assurance de réciprocité, dans le risque à prendre, dans la délicatesse d'une broderie dont Tana maîtrise progressivement les gestes, comme un danseur une chorégraphie. Pour affronter le Minotaure, il faut du courage, mais pour sortir du labyrinthe, pour ruser avec Dédale, il faut un fil et une belle âme confiante qui tient la pelote et laisse le guerrier ou la guerrière mener à bien sa mission libératrice. Devenir soi est un art martial et pas seulement un sport de combat : terrasser l'ennemi ne suffit pas. Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon, transfigurées au fur et à mesure que murissent Tana et Apolline, en font l'éclatante démonstration.

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

Ô JANIS ! | JUILLET 2023 | PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE
Aperçus/Avignon IN&OFF

© Jean-Marc Guelat

DANS LA VOIX DE JANIS

Au théâtre Artéphile, à Avignon, la crooneuse Hélène Palardy redonne vie avec âme et soul à la diva de l'acid rock, Janis Joplin. Tout commence dans un hôtel, la nuit du 19 janvier 1943. La chanteuse a vingt-sept ans. Elle est au sommet de sa gloire et a presque arrêté la drogue et l'alcool. Alors qu'elle enregistre un nouvel album intitulé Pearl, comme on la surnomme dans le milieu, elle a le vague à l'âme. Elle hésite, mais un petit shoot, ça ne fait pas de mal. À peine le temps de se sentir partir, que la vie s'échappe de son corps. Elle meurt le nez fracassé sur le sol de sa chambre.

Intensément, la chanteuse, comédienne et autrice se glisse dans la peau de cette étoile du rock américain et fait de son histoire un concert cosmique. La voix rauque comme son modèle, elle entraîne les spectateurs dans cette vie incroyable, brûlée par les deux bouts. À chaque intonation, chaque chanson revisitée, elle esquisse un portrait sans retouche de la reine de la soul psychédélique. La balade est certes fort sobre, le décor minimaliste, mais la mise en scène d'Anne Marcel fonctionne à merveille. Janis n'est jamais loin. Sans doute cachée dans les recoins de la salle, elle insuffle à son double scénique un peu de sa puissance, de son incandescente présence !

L'AUDACE DU PAPILLON | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR FRÉDÉRIQUE MOUJART

UN SEUL EN SCÈNE LUMINEUX POUR UN RÉCIT BOULEVERSANT QUI POSE LA QUESTION DE L'ESSENTIEL POUR L'ÊTRE HUMAIN

Sabrina Chézeau, qui s'est formée à l'école de théâtre Jacques Lecoq, au conte auprès de Michel Hindenoch et de Luigi Rignanèse, à la danse et au clown, est l'autrice avec Luigi Rignanèse et l'interprète de L'audace du papillon. Dans l'envoûtante première scène, elle nous nous plonge dans un dialogue entre la Vie et la Mort, femme fatale vêtue de noire avec rouge à lèvres écarlate et longue robe fendue. La Mort se vante d'être plus forte que la Vie et prend comme exemple l'histoire de Denise.Après 37 ans de travail dans l'usine de biscottes Auga, Denise prend sa retraite et vit son dernier jour de travail. Elle va enfin pouvoir profiter de sa maison, de son jardin, de sa collection de papillons et de son mari s'il daigne être plus présent. Mais une épreuve va faire basculer son existence et l'amener à se demander ce qu'elle a vraiment envie de vivre, quels sont ses désirs, ses rêves, quel est son essentiel.

Sabrina Chézeau, seule en scène, joue à la perfection tous les personnages. Un geste, un mouvement, une expression, une mimique, une inflexion de voix suffisent à incarner chacun : le mari, le fils, l'aide à domicile, l'amant d'un jour, l'autoritaire contremaîtresse de l'usine et bien sûr Denise. Sans aucun décor mis à part un fauteuil, elle se glisse dans tout l'espace scénique. Avec la complicité de Mathieu Maisonneuve à la lumière et de Nicolas Poirier à l'accompagnement musical, elle fait surgir sous nos yeux les différents lieux de vie : le bar lounge, l' usine, la salle à manger, la chambre avec la collection de papillons, l'atelier de tango, la forêt, la clairière…

Dans ce spectacle de l'intime, Sabrina Chézeau aborde des thèmes sociétaux avec une grande justesse : la dureté du monde du travail avec ses cadences infernales et ses relations inhumaines, la monotonie du quotidien familial et conjugal, la crise du couple et le statut des femmes qui ne s'autorisent pas à vivre pleinement. L'épreuve qu'elle traverse va être pour elle l'occasion de se libérer et de donner libre cours à sa sensualité et à son amour pour la danse. Bravant enfin le risque de se brûler les ailes, elle prend son envol comme les papillons qu'elle aime tant.
Courez voir ce spectacle à la fois poétique, tendre et bouleversant qui ne vous laissera pas indifférent.e.s.On en sort le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux.

FRICTIONS

L'INFÂME| CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR JEAN-PIERRE HAN

Photo : @ Cyrille Cauvet

AVIGNON OFF : L'ÉVEIL À LA VIE

Stravinsky affirmait haut et fort que l'artiste n'était jamais aussi libre que lorsque règles et contraintes semblaient le contraindre à suivre certains chemins. De ce point de vue, avec la commande que le théâtre de l'Incendie que dirige Laurent Fréchuret lui a passée, Simon Grangeat aura été parfaitement servi ! En premier lieu il lui fallait développer sa proposition en 45 minutes, laps de temps autorisé entre deux sonneries, deux appels à entrer ou à sortir de classe. Car le spectacle – même s'il se donne aujourd'hui dans un théâtre ce dont on ne peut que se féliciter –, la proposition théâtrale était destinée à être donnée dans l'espace restreint d'une salle de classe, ce qui, conséquence directe, limitait le nombre de comédiens. Quant au sujet, on se doute vers quoi il pouvait bien être dirigé.

La première qualité de cet Infâme réside dans la réponse, sur le papier, de Simon Grangeat. Le texte qu'il a proposé à Laurent Fréchuret est tout simplement admirable dans l'élaboration et le développement de son sujet, dans son écriture serrée, d'une étonnante densité. Il met en lumière le parcours (le fil d'Ariane ?) d'une toute jeune fille en apprentissage de couture qui va, de fil en aiguille (pardon pour le jeu de mots !), trouver sa voie (x) avec l'aide de sa patronne-logeuse, et de sa meilleure amie au tempérament totalement opposé au sien. Autant dire que Laurent Fréchuret ne pouvait que se sentir à l'aise à dévider ainsi, avec l'aide de ses deux comédiennes, l'écheveau savamment tissé par Simon Grangeat (pardon pour la métaphore !). On connaît le doigté et l'intelligence du metteur en scène dans la direction toujours fine de ses comédiens ; il est ici servi au mieux par Louise Bénichou, la jeune apprentie qui s'évertue à couper tout lien avec son accapareuse de mère à qui Flore Lefebvre des Noëttes prête sa voix, étonnante dans son économie et la retenue de son jeu, aidée, soutenue par l'explosive Alizée Durkheim-Marsaudon. La relation entre les deux jeunes femmes aux tempéraments si différents l'un de l'autre prend peu à peu tout son sens. L'émotion est au bout du chemin.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

DÉRAISONNABLE | JUILLET 2023 • PAR SYLVIE BOURSIER *ff*

© Emilie Brouchon

DÉRAISONNABLE, DE DENIS LACHAUD, MISE EN SCÈNE CATHERINE SCHAUB AU THÉÂTRE ARTÉPHILE, FESTIVAL OFF AVIGNON

Florence Cabaret, qui joue Marie Tudor, perd la raison. Elle devient la reine Marie, s'enfuit du théâtre, enterre ses papiers d'identité au bois de Vincennes et déambule dans Paris, ivre d'une puissance paroxystique et persuadée d'être poursuivie par des voix persécutrices. Internée, sous l'emprise d'une camisole chimique, elle se transforme en légume. Aujourd'hui elle retrouve la scène et nous raconte son histoire et, non sans humour précise « Quand vous souffrez d'un trouble bipolaire, être un double de soi-même sur la scène du théâtre, c'est assez… vertigineux."

Cette magnifique comédienne que l'on a vue, bouleversante, dans Tchekhov Racine ou Euripide, avec une seule chaise comme accessoire, occupe l'espace et nous fait partager sa traversée du miroir, endossant tous les rôles, psychiatres, membres de sa famille, magnétiseur, amis. La dépression est rarement représentée au théâtre comme au cinéma hormis dans quelques films emblématiques comme Melancolia, de Lars von Trier ou plus récemment les Intranquilles de Joachim Lafosse avec Damien Bonnard dans le rôle du peintre Gérard Garouste atteint de cette même pathologie.

Florence Cabaret avec distance et maestria incarne ses états du moi défaillants, ses hallucinations, son enfance aussi dont on se demande comment elle a pu y survivre. Son jeu est tonique, souvent très drôle, extrêmement fin. Marie Tudor fréquente Arthur Rimbaud et Winnicott, deux pavillons d'hôpital psychiatrique, passe de psychiatre en psychiatre avant qu'enfin un diagnostic soit posé et qu'elle puisse progressivement reprendre le contrôle de son esprit. Le très beau texte du spectacle a été écrit par Denis Lachaud à partir du récit de Florence. De la mise en scène de Catherine Schaub aux lumières de Thierry Morin, tout concourt à un moment intense de théâtre.

La souffrance psychique est souvent stigmatisée, sujet de honte. Florence Cabaret lève le voile pour elle mais aussi pour tous ceux qui en souffrent. Chaque jour elle se lève et vient jouer sa vie sur scène, le théâtre qui a précipité sa chute accompagne sa renaissance. La rémission, loin d'être évidente, est possible grâce à un traitement adapté. Florence nous regarde droit dans les yeux et l'on mesure ce que c'est qu'être là pour elle. Spectateurs, n'enchainez pas directement sur autre chose, faites une pause. Un spectacle d'une justesse totale, en tous points réussi !

Sudart-culture

PASSONS À AUTRE CHOSE | CRITIQUE | JUILLET 2023

15H35/ PASSONS A AUTRE CHOSE/ T. ARTEPHILE :

Nous vivons sous le joug du patriarcat depuis 5 millénaires. C'est avec cette affirmation, dont nul d'entre nous ignore la véracité que commence ce seul en scène, avec pour but de nous éclairer l'esprit sur notre conditionnement par des millénaires de domination masculine, tant pour les femmes que pour les hommes, et nous permettre passer (enfin !) à autre chose. Écrit et mis en scène par une femme, Bernadette Gruson et incarné par un homme Jeremy Dubois-Malkhior, ce spectacle nous montre un nouveau point de vue sur le féminisme et la lutte contre le patriarcat, qui doit passer par les deux genres. En effet, nous sommes tous conditionnés à jouer un rôle dans cette société, celui de dominant pour les hommes et de soumission pour les femmes.

Ainsi, c'est avec de l'humour, des chansons, de la danse et donc un texte et une mise en scène particulièrement réussis que l'on nous dévoile les enjeux d'une domination de 5 millénaires. Le choix est fait d'avoir un décor simple pour permettre la focalisation sur l'acteur et l'adaptabilité de la pièce sur différentes scènes. Mais des accessoires sont utilisés et illustrent tout au long de la pièce les propos tenus, comme une motte de beurre ou encore le caleçon, qui devient accessoire emblématique du spectacle.

Le jeu du comédien est très juste et parvient à nous faire rire, à nous émouvoir et à nous mettre mal à l'aise, si bien qu'a la fin du spectacle nous n'avons qu'une envie, passer à autre chose avec lui.

C'est un spectacle A Voir Absolument, pour Adultes et grands ados.

LE MONDE LIBERTAIRE.NET
LE JOURNAL EN LIGNE SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PASSONS À AUTRE CHOSE | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR EVELYNE TRÂN

Une respiration, un air frais et salutaire en plein festival caniculaire que ce seule en scène de Florence CABARET ! Alors que le rôle qu'elle incarne dans la pièce Déraisonnable de Denis LACHAUD mise en scène par Catherine SCHAUB s'avère hors normes.

Nous le savons le personnage, Florence, comédienne diagnostiquée bipolaire à 39 ans, est en quelque sorte le double de Florence Cabaret mais pas seulement.

Denis Lachaud réussit dans un texte très aéré et cohérent à aborder un sujet tabou, la maladie psychique suffisamment handicapante pour entraver la vie professionnelle, en un mot vous exclure de la société.
Chaque cas est particulier et s'il n'est pas possible de généraliser à propos de maladies que les médecins honnêtes reconnaissent avoir du mal à cerner, la libération de la parole de ceux et celles qui les vivent au quotidien doit permettre pourtant de mieux les comprendre plutôt que de les juger sans connaissance de cause.

On se dit « Quel courage, venir sur scène pour parler de son handicap. N'est-ce point une exhibition ? ». En fait pas du tout, il s'agit du partage d'une expérience, d'un vécu difficile d'une personne avec ses congénères de façon à faire sortir de sa cachette où il est reclus un mal existant, ne serait-ce que pour le contrer. Aujourd'hui encore bien des maladies sont tabou. On peut évoquer le Sida mais aussi des maladies psychiques ou mentales. Bien sûr on en parle à la télévision, il y a des articles dans les médias mais dans la réalité c'est autre chose.

Avisez-vous de déclarer que vous êtes bipolaire et vous observerez le regard fuyant de votre interlocuteur.
L'expérience de Florence Cabaret traduite par Denis Lachaud rappelle curieusement, toutes proportions gardées, une nouvelle « fantastique » de Maupassant Le Horla où s'exprime la panique d'un individu en proie à un dédoublement de la personnalité.

Il y a quelque chose de fascinant quand même dans ce que nous raconte Florence Cabaret alors même qu'elle nous apparait très naturelle, en fait aux antipodes de la personne borderline qu'elle nous décrit.

Elle jouait au théâtre Marie Tudor, un rôle dans lequel elle s'était complètement investie. Un jour, elle s'est prise vraiment pour Marie Tudor, a enterré ses papiers d'identité et a erré dans la ville en plein délire durant trois jours avant d'être retrouvée.
Je est un autre disait Rimbaud. Les comédiens.nes doivent savoir qu'il y a une frontière entre sa propre personnalité au quotidien et le personnage incarné. Le savoir est une chose, le vivre en est une autre.

Dans ce seule en scène où elle interprète non seulement son propre personnage mais aussi sa mère et des médecins, elle tient les rênes de son histoire avec humour et fair play. Elle rend hommage à cet art théâtral qui permet de se dépasser en invoquant des personnages, miroirs tendus vers le public qui toujours en redemandera. Car les spectateurs.trices savent combien ils.elles doivent aux artistes et gens de théâtre en particulier, ces moments uniques d'évasion à la rencontre « d'un double et même plusieurs : le petit bonhomme dedans qui crie au secours, et toute une foule de sosies bien différents les uns des autres « (André Benedetto) et parfois reconnaissons-le de nos fantasmes les plus enfouis. Quand cela se passe au théâtre et nulle part ailleurs !

Télérama

L'INFÂME | CRITIQUE | JUILLET 2023 | FABIENNE PASCAUD, EMMANUELLE BOUCHEZ

FESTIVAL OFF AVIGNON 2023 : NOS 21 DERNIERS COUPS DE CŒUR

La 77e édition du Festival d'Avignon entame sa dernière ligne droite, et il n'est pas trop tard pour découvrir nos ultimes recommandations du Off. De Marie Mahé à Mourad Merzouki, laissez-vous guider par notre sélection.

Un désir violent d'émancipation vécu par une jeune fille de 15 ans, qui fuit l'emprise de sa mère. Réelle ou fantasmée, sa sensation d'étouffement est telle qu'elle rompt les amarres maternelles et s'en va chercher de l'air ailleurs. Et se retrouve en apprentissage chez une « patronne » qui l'initie à la couture et, mieux encore, à la… broderie. Grâce à laquelle – un point à l'endroit, un point à l'envers – elle finit par trouver sa liberté d'expression. Ce récit d'une résilience, commandé par le metteur en scène Laurent Fréchuret à l'auteur Simon Grangeat, a tourné dans les écoles. Et le pari est tenu d'une forme concise qui donne à voir les fragilités d'une adolescente, sous l'œil – ô combien affectueux – de sa meilleure amie vivant une vie lycéenne « normale ». Les deux actrices accomplissent ce sprint théâtral en utilisant une fine palette d'émotions. On ne les quitte pas des yeux. — E.B.

L'AUDACE DU PAPILLON | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR FRÉDÉRIQUE MOUJART

UN SEUL EN SCÈNE LUMINEUX POUR UN RÉCIT BOULEVERSANT QUI POSE LA QUESTION DE L'ESSENTIEL POUR L'ÊTRE HUMAIN

Sabrina Chézeau, qui s'est formée à l'école de théâtre Jacques Lecoq, au conte auprès de Michel Hindenoch et de Luigi Rignanèse, à la danse et au clown, est l'autrice avec Luigi Rignanèse et l'interprète de L'audace du papillon. Dans l'envoûtante première scène, elle nous nous plonge dans un dialogue entre la Vie et la Mort, femme fatale vêtue de noire avec rouge à lèvres écarlate et longue robe fendue. La Mort se vante d'être plus forte que la Vie et prend comme exemple l'histoire de Denise.Après 37 ans de travail dans l'usine de biscottes Auga, Denise prend sa retraite et vit son dernier jour de travail. Elle va enfin pouvoir profiter de sa maison, de son jardin, de sa collection de papillons et de son mari s'il daigne être plus présent. Mais une épreuve va faire basculer son existence et l'amener à se demander ce qu'elle a vraiment envie de vivre, quels sont ses désirs, ses rêves, quel est son essentiel.

Sabrina Chézeau, seule en scène, joue à la perfection tous les personnages. Un geste, un mouvement, une expression, une mimique, une inflexion de voix suffisent à incarner chacun : le mari, le fils, l'aide à domicile, l'amant d'un jour, l'autoritaire contremaîtresse de l'usine et bien sûr Denise. Sans aucun décor mis à part un fauteuil, elle se glisse dans tout l'espace scénique. Avec la complicité de Mathieu Maisonneuve à la lumière et de Nicolas Poirier à l'accompagnement musical, elle fait surgir sous nos yeux les différents lieux de vie : le bar lounge, l' usine, la salle à manger, la chambre avec la collection de papillons, l'atelier de tango, la forêt, la clairière…

Dans ce spectacle de l'intime, Sabrina Chézeau aborde des thèmes sociétaux avec une grande justesse : la dureté du monde du travail avec ses cadences infernales et ses relations inhumaines, la monotonie du quotidien familial et conjugal, la crise du couple et le statut des femmes qui ne s'autorisent pas à vivre pleinement. L'épreuve qu'elle traverse va être pour elle l'occasion de se libérer et de donner libre cours à sa sensualité et à son amour pour la danse. Bravant enfin le risque de se brûler les ailes, elle prend son envol comme les papillons qu'elle aime tant.

Courez voir ce spectacle à la fois poétique, tendre et bouleversant qui ne vous laissera pas indifférent.e.s.On en sort le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

L'AUDACE DU PAPILLON | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR NICOLAS ARNSTAM

Seul en scène écrit par Sabrina Chézeau et Luigi Rignanese interprété par Sabrina Chézeau dans une mise en scène de Luigi Rignanese.

A Chateauroux, Denise une ouvrière de l'usine de biscottes Auga va prendre sa retraite anticipée à 55 ans. Tandis que se déroule son dernier jour de travail, une étrange femme vêtue de noir rôde autour d'elle, s'intéressant à son cas...

Dès les premiers mots, la comédienne vous happe pour ne plus vous lâcher. Gestes déliés et diction parfaite, Sabrina Chézeau porte ce texte (qu'elle a coécrit avec Luigi Rignanese) qui dit la maladie et la perspective nouvelle qu'elle donne à l'existence.

Avec peu de choses : un fauteuil à roulettes et quelques projecteurs (superbe travail de Mathieu Maisonneuve), tous les protagonistes de cette histoire prennent vie merveilleusement campés par la grâce d'une comédienne de génie. Une conteuse fascinante qui utilise le corps comme peu savent le faire, magnifiquement chorégraphiée par Carmela Acuyo.

La mise en scène précise de Luigi Rignanese permet au récit de prendre une belle envergure au fil de son avancé et accompagné par la composition musicale délicate de Nicolas Poirier, de toucher au coeur. Sans pathos, le rire cachant à tous moments la densité du propos, elle déroule magistralement ce récit envoûtant.

Sabrina Chézeau raconte dans «L'audace du papillon» le chemin d'une femme qui, à l'occasion d'une épreuve qui lui est imposée, s'affranchit enfin de décennies de servitude et éclôt à la vie. C'est captivant et terriblement poignant.

Un travail remarquable et tout en subtilité. Bravo

les trois coups

J'AIME | JUILLET 2023 • PAR LÉNA MARTINELLI

© Adrien Berthet

SÉLECTION 1, FESTIVALS AVIGNON 2023
NOS PLUS GROS COUPS DE CŒUR

À mi-parcours, l'équipe vous recommande ces pépites dénichées dans le In et dans le Off.
J'aime, cie Lucie Warrant

Pour sa première mise en scène, Laure Werckmann a adapté le roman de Nane Beauregard. Une évocation puissante et délicate du sentiment amoureux. Un seule en scène interprété de façon magistrale !

Lire la critique de Léna Martinelli https://lestroiscoups.fr/jaime-laure-werckman-lartephile-festival-off-avignon-2023/
Jusqu'au 26 juillet, à 19 h 35 (1 heure), à L'Artéphile, Festrival Off Avignon Plus d'infos ici • Réservations ici

« J'aime », Laure Werckmann

LE DAUPHINÉ libéré

L'INFÂME | JUILLET 2023 • PAR DOMINIQUE PARRY

Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon incarnent les jeunes protagonistes de L'Infâme. Photo Cyrille Cauvet

Fruit d'une commande du metteur en scène Laurent Préchuret à l'auteur, Simon Grangeat, la pièce est investie par deux jeunes comédiennes et a été travaillée devant des collégiens et lycéens. Ici, on parle d'emprise maternelle toxique et des dégâts faits sur le jeune esprit de Tana, 16 ans : mal-être, « ratage », repli sur soi. Elle fuit et entre en apprentissage de couture. Les heures de travail, le silence et la solitude lui seront salutaires. Enfin, on sent la rébellion, enfin transpire l'amour de la vie, la joie de la réussite par soi-même, le plaisir de maîtriser son existence après avoir coupé le cordon ombilical toxique avec de grands ciseaux de couturière. C'est ce que renvoie le jeu talentueux à la fraîcheur salvatrice des comédiennes, Louise Bénichou dans le rôle de Tana et Alizée Durkheim-Marsaudon, alias Appoline, son unique copine. Des artistes si jeunes et si douées, investies dans leur rôle au point qu'on se prend au jeu avec jubilation. Un peu naïvement, on a envie que Tana réussisse sa vie, on espère qu'elles ne se perdront pas de vue, elles sont si complémentaires.

Merci pour l'enthousiasme et la fraîcheur de cette belle histoire d'émancipation. Un vent de liberté souffle sur une nouvelle et talentueuse génération d'artistes.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

L'INFÂME | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR NICOLAS ARNSTAM

Comédie dramatique de Simon Grangeat, mise en scène de Laurent Fréchuret, avec Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon.

Tana qui est partie de chez elle avant même d'avoir seize ans a trouvé une place en apprentissage de couture. Là, grâce au soutien et à la gentillesse de sa patronne qui la loge en échange d'heures de travail à l'atelier, elle se découvre une passion pour la broderie.

A travers le travail manuel et le silence que requiert sa pratique, grâce également à l'amitié de sa meilleure amie Apolline qui vient la voir régulièrement, elle parviendra peu à peu à prendre confiance en elle et à s'affranchir d'une mère étouffante qui la paralysait.

Commande d'écriture de la Comédie de Saint-Etienne à l'auteur Simon Grangeat, «L'infâme» raconte une histoire d'émancipation à travers la découverte d'une vraie passion. Il témoigne aussi du parcours difficile de l'apprentissage d'un métier d'art et surtout parle d'un domaine peu montré au théâtre.

Admirablement dirigées par Laurent Fréchuret, Louise Bénichou et Alizée Durkheim-Marsaudon, formidables, montrent beaucoup de sincérité dans ce spectacle aussi prenant que singulier, créé pour être joué dans les classes de collèges et lycées et qui, élaboré en échange permanent avec les élèves lors de résidences, déploie une vraie proximité avec la salle.

Toute la gestuelle développée par Louise Bénichou, poignante, est envoûtante. Son personnage, tout en intériorité dont on suit la lente évolution, contraste avec celui joué par Alizée Durkheim-Marsaudon, spontanée à souhait et touchante. Elles forment toutes les deux un duo inoubliable.

Un spectacle elliptique riche de sens et fort en émotions qui marque indéniablement. Une très belle réussite.

L'AUDACE DU PAPILLON | JUILLET 2023 • PAR AURORE JESSET

Photo©Jacob Redman

L'audace du Papillon co-écriture et mise en scène Luigi Rignanese
avec Sabrina Chézeau
La farouche compagnie
Théâtre de l'Artéphile 11h

Un seule en scène délicat, original et universel sur le thème des remaniements cruciaux engendrés par l'annonce de la maladie et le
rapport à sa propre finitude.

Denise vient juste de prendre sa retraite. Une alliance réussie entre texte, interprétation et mise en scène.

C'est émouvant, juste et drôle.

DÉRIVES | JUILLET 2023 • PAR AURORE JESSET

Photo©droits réservés

Zones d'ombres, de/avec Christophe Tostain, Chant Lotus Choffel, Guitare basse Alexandre Simoni
Compagnie du Phoenix, Artéphile 14h50 jours impairs

Un spectacle en dehors des sentiers battus, un ovni théâtral avec du chant, du slam, de la musique, et beaucoup de poésie. Une écriture acérée et terriblement poétique. Zones d'ombres se joue en alternance avec Le mensonge du singe, les deux pièces abordent sans concession la déshumanisation de nos vies et de nos êtres par la généralisation, l'uniformisation et la rentabilité de nos modes d'existence.

L'identité vacille. L'angoisse se pointe et monte pour rivaliser avec la verticale des buildings.
Heureusement, l'étincelle d'amour, vécue ou fantasmée, rallume l'élan et remet l'homme en mouvement.
L'œuvre de Christophe Tostain avance sur la crête saillante entre deux mondes, entre le fantastique et le réel.
La voix de Lotus Choffel et la guitare de Alexandre Simoni amplifient l'étrangeté qui vient nous interroger, nous déranger.

Le public est interpelé par ses propres zones d'ombres. La compagnie du Phoenix n'a peur de rien.

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

J'AIME | JUILLET 2023 | PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE
Aperçus/Avignon IN&OFF

© Adrien Berthet

J'AIME, LA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR DE LAURE WERCKMANN

À l'Artéphile, dans le Off d'Avignon, la comédienne, autrice et metteuse en scène clame avec sensibilité, poésie et épure son indéfectible amour à l'homme de sa vie. Vêtue d'une veste et d'un pantalon chic noir, Laure Werckmann entre en scène comme elle entrerait dans un confessionnal ou dans un cabinet de psy. Tranquillement, elle s'installe, lâche avec désinvolture le premier « j'aime », et s'ensuit une succession des petites choses du quotidien qui nourrissent chaque jour le lien indescriptible qui l'unit à cet étranger, qui chaque jour illumine sa vie.

Pas d'envolées lyriques, jamais un mot de trop, juste des banalités sublimées, des petits riens qui font que l'autre est l'unique, le seul à faire vibrer son cœur, à toucher son âme. Dans un décor très simple imaginé par Angéline Croissant, ciselé magnifiquement par les lumières diffuses de Philippe Berthomé, Laure Werckman parle tout simplement d'amour et ça fait un bien fou. À voir, à entendre, comme un doux rêve, comme une parenthèse enchantée en pensant à celui, à celle qui chaque jour, avec ses qualités, ses défauts, partage nos vies !

RegArts www.regarts.org
L'œuvre est du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

Ô JANIS ! | JUILLET 2023 • PAR CLAUDE BOURBON

Photo© Anne Marcel

Elle entre sur scène tout de noir vêtue. Elle s'installe sur un ampli Fender. Elle prend sa guitare, l'accorde et là, la voix jaillit. Une voix forte, rauque (rock ?). On ferme les yeux, Janis est là devant nous.
Rebelle et libre, Janis Joplin était une légende. Morte à 27 ans, comme tous ceux du Club des 27 (Robert Johnson en 1938, Brian Jones en 1969, Jimi Hendrix 1970, Jim Morrison 1971, Kurt Cobain 1994, Amy Winehouse 2011 etc.). La drogue a eu raison d'elle.

Janis Joplin fait partie des mythes du rock. Elle était non seulement chanteuse mais a ouvert aux femmes de nouvelles voies.

Hélène Palardy est Janis : même voix, mêmes combats. Seule avec sa guitare, elle emporte le public dans ce trip qui nous emmène de Port Arthur au Texas où elle est née à San-Francisco, lieu de tous les excès dans cette fin des années 60'.

Une heure et quart d'émotions. À ne pas manquer.

MICHEL FLANDRIN

DÉRAISONNABLE | JUILLET 2023 | PAR MICHEL FLANDRIN

© DR

VOILÀ UNE PROPOSITION ÉTONNANTE.

Déraisonnable traite d'une personne bipolaire. La parole est donnée, non à la victime mais la souffrante. En l'occurrence une actrice. La paradoxe du comédien monte d'un cran lorsqu'on sait que Florence Cabaret raconte et interprète sa propre histoire. Celle-ci incarne donc un femme qui, tous les soirs, se met dans la peau de quelqu'un d'autre et qui, à intervalles réguliers, sort d'elle même, hors des plateaux.

A la description scrupuleuse des symptômes de transformation, se greffe la traduction de réactions familiales déconcertantes et la recension des traitements, protocoles hasardeux qui révèlent une troublante impression d'incompétence et d'indifférence.

Florence Cabaret délivre son autofiction vertigineuse dans un aplomb méticuleux et royal. On n'en attendait pas moins de la part d'une comédienne qui rêve, depuis toujours, de jouer Victor Hugo et d'être Marie Tudor, reine d'Angleterre.

FRICTIONS

J'AIME | CRITIQUE | JUILLET 2023 | PAR JEAN-PIERRE HAN

Photo : © Adrien Berthet

J'aime de Nane Beauregard. Adaptation, mise en scène et jeu de Laure Werckmann. Artéphile, jusqu'au 26 juillet, à 19 h 35. Tél. 04 90 03 01 90.

Disons-le d'emblée : dans le flot des productions du off qui, malgré leur apparente diversité, rebattent quand même les mêmes cartes à la mode d'aujourd'hui, le spectacle de, par et avec Laure Werckmann tranche singulièrement. C'est une étonnante et audacieuse proposition où la créatrice-directrice de la compagnie Luce Warrant semble assumer à elle seule toutes les fonctions – adaptation du texte de Nane Beauregard, dramaturgie, scénographie très élaborée (avec la collaboration d'Angéline Croissant), jeu – même si l'équipe de travail à la lumière (Philippe Berthomé) ou la musique (Olivier Mellano) joue aussi un rôle fondamental, voire minutieux, dans le spectacle. Une nécessité sans doute tant le texte de l'autrice dans l'ostensible simplicité s'avère en fait d'une extrême complexité. Il est composé d'une seule et même longue phrase de 80 pages dans le livre ; à l'adaptatrice-comédienne de trouver les points de respiration, ce qu'elle ne manque pas de faire avec beaucoup de subtilité pour donner corps et vie à ce que le titre annonce en toute simplicité : J'aime !

En réalité c'est un long voyage dans les méandres de la conscience amoureuse auquel nous convie Laure Werckmann. Un voyage non pas semé d'embûches, mais qui ne cesse de se développer en se modifiant avec beaucoup de subtilité et de finesse au moment même de sa profération du « j'aime » initial à la description – « qu'il ait un grain […], qu'il bouleverse ma vie […] qu'il admire… » qu'il fasse ceci ou cela, qu'il soit ceci ou cela… – Quelque chose de l'ordre du sentiment, dans l'ordre du discours qui se déplace subrepticement ; c'est en fin de compte le mystère du sentiment amoureux dans toute sa complexité et ses paradoxes voire ses contradictions qui est mis en jeu, et c'est tout cela que la comédienne, admirable dans son interprétation et ses attitudes, nous fait toucher du doigt dans un travail scénique de toute beauté. Un travail proposé entre deux blancs (ceux de la conscience ?) avec notamment le début du spectacle où le public attend la comédienne un long moment face au fauteuil vide, désespérément vide, alors qu'une « gardienne » raide et toute de noir vêtue, est postée sur le côté du plateau où « cela » va se dire et se jouer… Un moment rare.

Ô JANIS | CRITIQUE - ITW | JUILLET 2023 | PAR Sébastien IULIANELLA

Sébastien IULIANELLA – 18ème jour du Off à Avignon, on reprend nos conseils pour vous guider dans la foison de spectacles. Et on part à l'Artéphile qui a comme tous les ans une programmation remarquable. On évoque ce matin un spectacle qui ravira les fans de rock psychédélique puisqu'il tourne autour de la personne de Janis Joplin, intitulé justement Ô Janis c'est une véritable plongée dans la vie tumultueuse de cette étoile filante de la musique. Un spectacle comme une sorte de concert comme nous l'explique son auteure et interprète Hélène Palardy.

Hélène Palardy – Oui tout à fait c'est un récit-concert où je raconte et je chante la vie de Janis Joplin. Et le but du jeu c'est de faire ressentir en live les émotions des chansons de Janis. Moi à la base, je suis chanteuse de rock et je me suis beaucoup entrainée sur les disques des Janis dont j'appréciais vraiment beaucoup la voix et j'avais lu des témoignages de personnes qui l'avait vue en live et qui disaient que c'était trop pour elles que c'était vraiment une révélation. Parfois elle étaient obligées de fermer les yeux parce que la voir et l'écouter en même temps c'était trop. Alors je me suis dit mais qu'est-ce que c'est qu'une expérience de Janis en live ? Et j'ai travaillé la voix comme quelque chose de très vibratoire pour transmettre le maximum d'émotions.

Sébastien IULIANELLA – Ô Janis c'est donc à voir à l'Artéphile 12H55 jusqu'à Mercredi 25 Juillet. Vous l'entendrez la ressemblance vocale entre Janis Joplin et Hélène Palardy est époustouflante.

Sébastien IULIANELLA – On poursuit notre voyage dans le Off et ce matin on s'arrête à l'Artéphile pour Ô Janis un excellent concert-spectacle qui fait revivre non seulement la voix mais aussi l'histoire de Janis Joplin. Entre chansons et récits de vie cette pièce est écrite et interprétée par Hélène Palardy. Elle nous explique comment elle a travaillé pour reproduire la texture vocale si particulière de la chanteuse disparut à 27 ans en 1970.

Hélène Palardy – Alors j'ai travaillé avec un des spécialistes de « la voix saturée » en France qui s'appelle David Ferron et qui m'a aidé à attraper ce feulement de Janis qui est très particulier. Je le fais rapidement Feulement Joplinien - c'est une voix assez éraillée, ça s'appelle le fry – friture en anglais - . Et c'est une technique qu'elle avait et qui a influencé tous les chanteurs du métal par la suite : Robert Plante / Led Zeppelin… Et ça c'était quelque chose de très particulier. Le but ce n'était pas de l'imiter mais vraiment le voyage vibratoire et les émotions.

Sébastien IULIANELLA – En effet le rendu est vraiment saisissant, alors filez voir Ô Janis à l'Artéphile c'est joué encore jusqu'à Mercredi à 12h55.

Direction :
Anne CABARBAYE

Technique & administration :
Alexandre MANGE

Attachée de presse du Lieu pour le festival :
La Strada & Cies

Catherine GUIZARD
Accompagnée de
Nadège AUVRAY-THEILBORIE

BULLE DE CRÉATION
CONTEMPORAINE

ARTEPHILE - 7 rue Bourgneuf - 84 000 Avignon - (+33)4 90 03 01 90 - www.artephile.com